

U d'of OTTAWA



39003004040498



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CE

J. L. Pelissier & Co.

Chez les Madelinots

Nihil obstat :

Marianopolis, 10 mai 1920,

E. HÉBERT, censor librorum

Permis d'imprimer :

Montréal, le 14 mai 1920,

F.-X. DELADURANTAYE, v. g.

Droits réservés, Canada 1921,

par

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

CE

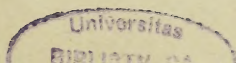
Chez les Madelinots

PAR

FRÈRE MARIE-VICTORIN,
DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Illustrations d'Edmond-J. Massicotte

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES,
44, RUE CÔTÉ, 44
MONTRÉAL.
1921

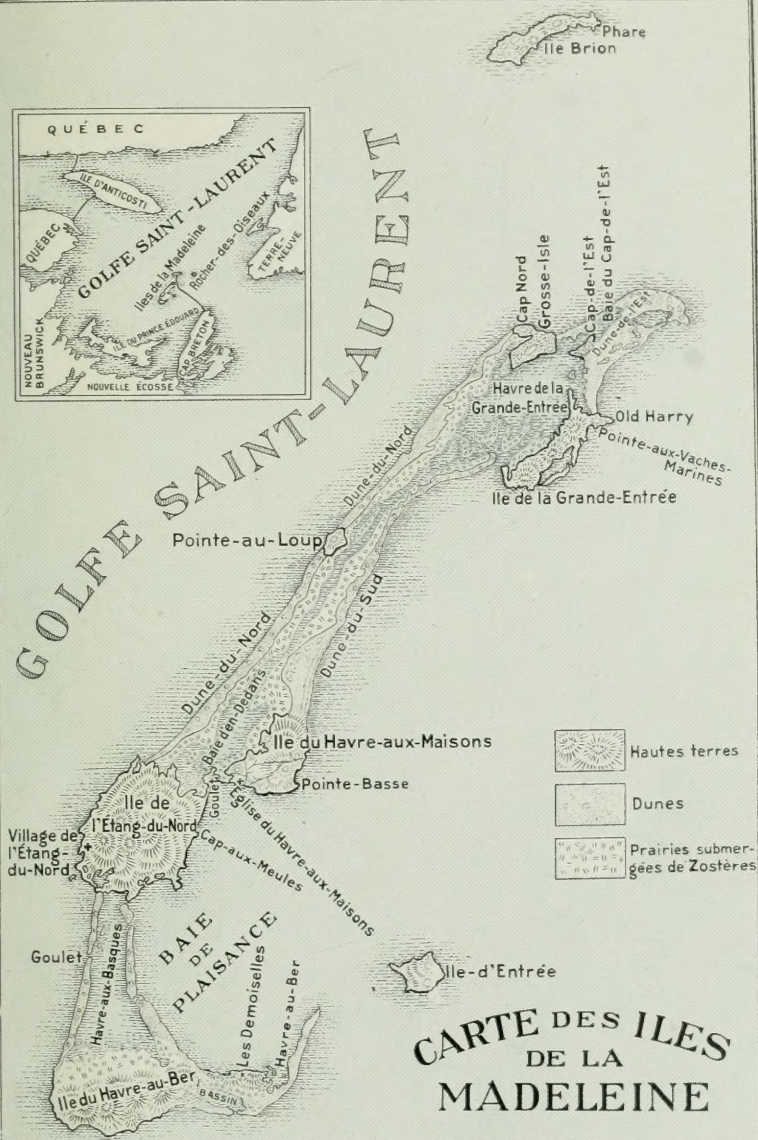


FC
2945
I4M35
1921

E. 2



GOLFE SAINT-LAURENT



CARTE DES ILES DE LA MADELEINE



LES MADELINOTS

PARMI les groupes français disséminés sur la terre d'Amérique, il n'en est guère, je crois, d'aussi nettement caractérisé, d'aussi intéressant, d'aussi sympathique et d'aussi peu connu que celui des Madelinots — ne pourrait-on pas désigner ainsi les habitants des Îles de la Madeleine ?

Leur histoire est tragique, leur livre de famille ne porte d'autre tache que celle des larmes brûlantes des ancêtres acadiens. Au milieu d'un siècle acharné à niveler toutes les différences et à détruire le pittoresque, ils ont gardé une

physionomie légèrement vétuste qui charme, une âme solidement traditionaliste qui réconforte le voyageur habitué à voir sombrer partout, avec les vieilles vertus et les vieux atours, les vieux pensers et les vieux dicts, l'ambiance même de nos aïeux.

Les Madelinots sont presque tous des Acadiens, des arrière-petits-fils des déportés de Grand-Pré. Ils sont la preuve vivante de l'un des trois ou quatre grands crimes de l'histoire, de ce que Winslow a cyniquement appelé « l'une des grandes actions qu'aient jamais accomplies les Anglais en Amérique ».

Je le sais, les Acadiens, chrétiennement, ont pardonné à leurs bourreaux. Ne l'avaient-ils pas déjà fait au pied du Christ, dans l'église de Grand-Pré, quand le feu qui consumait leurs demeures rougeoyait encore sur la dalle où ils priaient à genoux ?... Ils ont pardonné, oui, mais ils se souviennent, et il m'a semblé que ce grand malheur a imprimé à la race—aux femmes, aux mères surtout—un atavisme très perceptible, une pointe de mélancolie qui tempère la vivacité latine. Ces fils de martyrs ne sont pas blagueurs, pas frondeurs, pas *conteurs d'histoires*, et leur bon sourire se dilate rarement en un rire un peu large. Les Madelinots, aurait dit Rostand, sont Grand-Pré vivant qui se promène !.....

Et cette physionomie d'âme, un peu douloureuse et d'autant plus attachante, se traduit merveilleusement ici par le langage, le dialecte, qui, sorti de France au grand siècle, a cristallisé pour les conserver comme de précieux bijoux de famille, tant de vieilles et graves façons de voir, de sentir et d'aimer !

Un peu saccadé, émaillé de délicieux archaïsmes, d'inexplicables aberrations grammaticales, ce langage est en somme—surtout au point de vue de la phonétique—aussi près du français moyen que ce que nous parlons dans la vallée laurentienne. Faucher de Saint-Maurice a-t-il raison de prétendre qu'en cette matière, les Acadiens sont des Bordelais réussis ? En tous cas, l'étranger est de suite frappé d'entendre les enfants parler de la terre (*taïre*) et de la mer (*maïre*) avec une ouverture de voyelle inusitée, et dire avec le sérieux et presque l'accent d'un Anglais sur le continent : « Celui-ci est à *moâ* », « Tais-*toâ* ! » Comme tous les Acadiens, je crois, nos insulaires ont gardé très nette l'articulation du *d*, consonne qui s'est, chez nous, lâchement prostituée au *th* anglais ; le plus intraitable professeur de diction applaudirait à la façon impeccable dont le premier *mousse* venu frappe cette linguale délicate dans les mots : *Dieu, dimanche, dune, dire*, etc. D'ailleurs, très peu d'anglicismes, sauf certains vocables introduits avec les moteurs

à essence dont sont maintenant pourvus tous les pêcheurs.

Chacune des îles a ses particularités linguistiques que les gens des autres îles vous font malicieusement observer, et parfois plusieurs variations notables se rencontrent sur la même île. Ainsi les gens du Havre-aux-Maisons qui prononcent malaisément l'*r* et le *v* ont un parler fort distinct de ceux du Havre-au-Ber, et sur l'Île de l'Étang-du-Nord vous discernez les gens de la Vernière de ceux du Cap-aux-Meules. N'est-il pas remarquable que, dans un espace si restreint —les Îles n'équivalent pas en étendue à un petit comté de la province de Québec—les parlers soient à ce point diversifiés ? Quelques bouts de conversation notés au passage renseigneront plus vite qu'une ennuyeuse dissertation.

Vous arrivez sous le ciel de la Madeleine et, descendant la passerelle du *Lady Evelyn* vous tombez dans le groupe des Madelinots, gens en service ou simples curieux, pour la plupart chaussés de longues bottes de caoutchouc. On vous salue poliment, et, sans le moindre embarras, on vous embauche dans une familière causerie.

—D'où est-ce que vous *appartenez* ?

—De Montréal.

—C'est la première *foâ* que vous venez aux Îles ?

—Oui, monsieur !

—Vous allez *espérer* une *p'tite élan* sur le *tchais*. François à Polyte va arriver avec son *cab-à-rouet*.

Cab-à-rouet semble une substitution récente, car le mot s'emploie ici pour désigner la voiture de promenade sur ressorts—en usage depuis quelques années seulement. *Appartenir de* est peut-être un anglicisme, et l'expression convient bien à des gens de mer en ce qu'elle comporte l'idée de port d'attache. Quant à *élan*, les Madelinots emploient ce mot toutes les fois où, dans notre langage populaire, nous disons *escousse*. Ce dernier mot n'est pas, comme quelques-uns le croient, une corruption de *secousse*, mais un bon vieux terme français qui eut longtemps sa place au soleil. Les deux mots : *escousse* et *élan*, d'ailleurs presque synonymes dans la vieille langue, ont subi des déviations de sens parallèles, ainsi qu'on peut s'en assurer en compulsant les vieux dictionnaires.

.....

La brave hôtesse acadienne, pour vous remettre du mal de mer, vous a servi une affriolante tarte aux fraises. Elle apporte maintenant un pot de crème douce qui se répand sur la croûte dorée comme de l'ivoire liquide :

—Elle n'est pas (sans liaison) abondante, mais elle est fraîche. La vache que nous avons

à présent ne nous donne pas une *beauté de lait* comme l'ancienne ! Mangez-en, ça vous remettra l'estomac si vous avez été *malade à la mer* !

La canadienne du peuple n'a pas le mot : «abondant» dans son vocabulaire; elle aurait plutôt dit : « On n'en a pas gros ! » Par ailleurs une *beauté de lait* est une hardiesse d'expression qui peut déplaire aux augustes barbons qui ont perpétré le dictionnaire, mais pour sa plénitude et sa sonorité elle mériterait à coup sûr une place d'honneur à la lettre B. Et celle-ci donc :

—Il y a un fort *aiguail* ce matin ; le temps va *beausir* !

N'est-il pas dommage que nous ayons laissé tomber dans l'oubli, qui est le linceul des mots, ce bel *aiguail* de lignée infiniment plus pure que *rosée* qui l'a supplanté ! *Aiguail* ! Mot qui brille dans la phrase comme la goutte irisée au fin bout des brins d'herbe et sur les épis glauques des pâturins ! Mot qui réveille toute la gloire tombée de la vénérie, qui ressuscite le son du cor, au fond des bois !.....

Le verbe *beausir* n'a probablement pas ses papiers, mais il est de frappe shakspearienne—et c'est bien quelque chose. Il découle sans doute de la loi du moindre effort qui opère dans la langue comme dans la nature ; et *beausir* n'aurait-il que le mérite de remplacer la périphrase

bancale : « se mettre au beau » qu'il serait déjà bien légitimé pour ceux que le glaive de fer-blanc des académiciens n'épouvante pas.

.....

—Adèle ! passe donc la *douceur* à monsieur, pour qu'il *adoucisse* son thé. Vous allez goûter à mes tourteaux doux et à mes tourteaux blancs!

On ne parle que rarement de sucre chez les Madelinots, et seulement lorsque le sucre n'est pas encore incorporé à une autre substance. Presque toujours on dit *douceur*, *doux*, *adoucir*, et ces trois mots produisent souvent dans la phrase le plus pittoresque effet. Peut-être, cependant ont-ils un peu trop de sang britannique dans les veines, et il faut le regretter ! Il n'en est pas de même pour les tourteaux qui sont d'authentique rotture française. Ce vieux mot, né de la huche et du four, désigne chez les Acadiens, comme chez les ancêtres du Perche et de l'Anjou, de petits gâteaux ronds, avec ou sans sucre—d'où tourteaux *doux* et tourteaux *blancs*.

.....

Vous êtes maintenant sur le point de quitter les Îles. Vos bagages sont sur le *tchais* et vous vous promenez en attendant le départ du bateau.

Un vieux Madelinot coiffé d'une casquette à visière vous aborde sans façon :

—Eh bien ! vous *larguez* ? Vous vous en allez aujourd'hui ?...

—Oui, nous voudrions jouir encore de votre bonne hospitalité, mais le devoir nous rappelle. Pensez-vous que ce soit le temps de monter à bord ?

—Vous avez bien le temps ! *Il* n'a pas encore *huché* (appelé) du *borgo* (sifflet). Vous en avez encore pour *une bonne p'tite élan* !

—Quand arriverons-nous à Souris ?

—S'il embarque encore beaucoup de maquereau, vous arriverez *haute heure* demain matin.

Les Madelinots distinguent assez curieusement entre *s'en aller* et *partir*. Pour eux, *partir* c'est quitter avec l'intention de revenir sous peu *s'en aller* est définitif. Pour ce qui est de *haute heure*, je trouve délicieuse cette vieille expression, suggérant l'idée d'heure solaire. Les Madelinots sont, en effet, admirablement indépendants des horloges. Ils ne connaissent guère cette affreuse tyrannie du cadran placide et impitoyable, qui nous force à apprécier toutes choses à la valeur de l'angle des aiguilles, qui morcelle notre vie, fait durer nos peines et déchiquette nos courtes joies !

En ces temps d'heure avancée, l'anarchie est complète chez les insulaires. Les uns ont gardé, sans conviction, l'heure ancienne, d'autres ont adopté la nouvelle, une troisième catégorie ont même fait, par fantaisie, un compromis d'une demi-heure entre la chèvre et le chou. Mais au fond, personne n'a cure de celle-ci ni de celle-là. Et n'ont-ils pas raison, tous ? Chacun est son maître et rien ne se présente à heure fixe ; pas de chemins de fer, un vapeur très indépendant du sablier, pas de sifflet d'usine pour striduler deux fois le jour dans un air enfumé : « Allons ! esclave ! viens reprendre ta chaîne ! » Enfin, la cloche de l'église n'appelle que lorsque le sacristain,—qui a généralement autre martel en tête—est prêt à tirer sur la corde. Le soleil, le vent et la marée—trois variables pour parler le langage des mathématiciens—sont les régulateurs, les coordonnées pourrait-on dire, de la vie des Madelinots qui d'ailleurs ne s'embarrassent pas de l'équation, et sont les plus incorrigibles des paspressés. Pour les gens de la *grand'terre*, habitués à une existence compliquée et à l'émiettement méthodique du temps, il y a de quoi se ronger les poings plusieurs fois par jour. Attendre sur le *tchais* trois ou quatre heures est normal sur les Îles de la Madeleine, et douze ou quinze heures n'est pas inouï... C'est, par excellence, le pays où il ne faut pas s'embarquer sans bis-

cuit. Vous partez pour une demi-journée et vous reviendrez peut-être dans une semaine. Il doit y avoir dans l'air un microbe modérateur, un gaz refroidissant, car les étrangers les plus réfractaires se mettent vite au diapason et finissent par être encore moins pressés que les indigènes. C'était mon état d'âme quand il fallut quitter les Îles pour de bon.

Lorsque les Madelinots veulent parler d'un homme de grande taille ils disent volontiers que c'est un homme *haut* ! Un gros homme est un homme *puissant* ! Et cela rappelle invinciblement la médiévale formule : « le haut et puissant seigneur X », qui a peut-être originé au sens physique. Si vous soignez beaucoup votre langage, vous parlez à *la grandeur*, et si vous avez peine à vous faire au régime de vie du pays, on vous dira aimablement que vous vous y habituez *par les petits* (peu à peu). Les liaisons ici, sont toujours considérées comme dangereuses, car on les évite soigneusement ; on dit par exemple : les *jeun' hommes*. Les auxiliaires «avoir» et «être» sont aussi constamment interchangés, généralement au détriment du verbe substantif. Les *j'avions* et les *j'étions* sont particuliers à certains groupements assez restreints. Écoutez ce brave matelot raconter comment on prend les goélands rapaces à l'hameçon :

—On étend sur *la prée* une ligne à morue *boettée* avec des têtes de hareng. Les goélands *y venient, y mordiont, et y s'prenient !*

Beaucoup plus générale est la belle désinvolture avec laquelle les Madelinots traitent la vieille règle grammaticale du pluriel des noms en *al*. Vous vous rappelez, ami lecteur, des exceptions apprises à la petite école?... Les gens d'ici ont, depuis des siècles, réformé cette fantaisie et presque tout le monde dit sans sourciller : des *chevals* et des *canals*. Observons en passant que lorsque les Madelinots vous proposent de vous conduire quelque part à *cheval*, ils veulent dire en voiture, et que les *canals* dont ils parlent, sont les fossés ou les rigoles de *la prée*.

Peut-être fera-t-on difficulté à me croire, mais j'affirme néanmoins que le vocabulaire des Madelinots, en tant qu'il se restreint aux objets concrets qui les entourent, est très riche comparativement à celui de nos *habitants*. A l'encontre de ces derniers, nos insulaires ont par exemple des noms vulgaires pour beaucoup de plantes sauvages. En certains cas, ces désignations sont exactement à l'inverse de celles usitées dans le Québec. Comme les Bourguignons et les Francs-Comtois d'aujourd'hui et d'autrefois, les Madelinots ne connaissent que sous le nom de *vernes* les aulnes dont ils se servent pour teindre leurs étoffes, d'où le nom de la Vernière, hameau de l'île de

l'Étang-du-Nord. Les *vernes* croissent par *bouillées* (groupes, touffes) dans les ravins et sur les coteaux. L'on dit aussi d'une manière analogue, une *bouillée* de bois, une *bouillée* de framboisiers, une *bouillée* de bluets. Le genévrier de Sibérie s'appelle ici le *genève*, le genévrier horizontal est le *sévigné*, les fruits de la camarine sont des *goules noires*. La zostère marine— mousse de mer, herbe-à-Bernache sur le bas Saint-Laurent —devient ici l'*arbe-outarde*, la petite oseille des champs sablonneux passe sous le nom de *vignette*, et l'orge saline a reçu le joli nom de *finette*. Les petites airelles alpines connues le long du bas Saint-Laurent sous le nom de *pommes de terre* deviennent ici des *berris*, corruption évidente de l'anglais *berry*. Par contre la gaulthérie, le petit thé des bois des continentaux, se nomme là-bas *pomme de terre*. Suivant leur espèce, nos canneberges ou atocas sont des *graines* ou *pommes de pré*, et des *môcôques*. Je pourrais allonger la liste indéfiniment, mais, pour ne pas donner davantage dans le catalogue, je m'arrête.

Je viens de parler des curiosités grammaticales du dialecte madelinot. Si l'on veut absolument enfourcher le dada de la pureté de la langue —de la pureté dernier cri, s'entend—ces défauts sont sans doute sérieux, mais pour être quelquefois autres, ils ne sont pas plus graves que ceux qui distinguent le parler des Canadiens-Français.

Cette réserve faite, ne faut-il pas admirer à cœur joie, comme des reliques fragiles, ces délicieux archaïsmes,

... handed down from mother to child through long generations !
(Longfellow)

ces vieux mots qui, bien morts ailleurs, continuent d'informer là-bas tant de belles choses anciennes et de beautés morales révolues ! Je plains les odieux vandales, en redingote ou en habit, qui voudraient ravir aux Madelinots leurs vieux mots d'Acadie, qui ne comprennent pas que ces mots-là tiennent à l'intime de l'âme comme l'écorce au tronc, et que, s'ils arrivaient à détruire ce par quoi ces âmes tiennent si fortement au passé, c'en serait fini du doux parler de France le long des côtes de l'Atlantique. Si—ce qu'à Dieu ne plaise !—les Acadiens abandonnent un jour complètement leur dialecte, je crains bien qu'ils ne parlent plus alors que l'anglais et soient perdus pour nous ! Je plains aussi, et plus encore, les Madelinots—s'il y en a—qui ont honte de leur admirable parlure et qui voudraient nous empêcher d'entendre ces lointains échos d'un grand siècle de gloire, passé sans retour !

Les Îles de la Madeleine ont été en grande partie peuplées par cinq familles venues de l'Île-du-Prince-Edouard lors de la deuxième disper-

sion, vers 1763. D'après la tradition orale, ces cinq malheureuses familles étaient celles de Louis Thériault, de Sylvère d'Ithurbide, de Pierre-Marie Loyseau, d'Isaac Arsenault et d'un Poirier dont on paraît ignorer le prénom. Les proscrits s'établirent d'abord sur la Grosse-Isle, la moins étendue du groupe. Le croira-t-on ? A peine étaient-ils débarqués sur ce rocher, mangeant le pain de la misère, que, comme le vautour suit la trace du sang, l'Anglais commença à arriver à son tour sur l'îlot. Habitué désormais aux humiliantes et navrantes migrations, les Acadiens quittèrent encore une fois leurs champs à peine ensemencés et leurs petites maisons de *bois rond* pour aller chercher sur une autre île—le Havre-aux-Maisons—le droit de ne pas entendre à toute heure la langue de leurs bourreaux. En un naïf langage qui fleure la mer et le cordage, le vieux Vital Chevareux m'a narré la chose, qu'il tient de son grand-père :

—C'est sur la Grosse-Isle que les Français s'étaient *mis* après le *Grand Dérangement*. Mais les Anglais sont arrivés presque tout de suite !... *Y s'mettaient ! Y s'mettaient !* Alors les Français qui savaient *ce qu'était* arrivé sur l'Île-Saint-Jean, ont bien vu qu'ils seraient obligés de *larguer*, et au bout d'un an, ils ont *levé* !...

Avec le temps, d'autres épaves du grand naufrage d'Acadie se sont échouées sur les Îles.

Des familles réfugiées à Miquelon, rejoignirent les autres dans l'archipel. Presque tous les ans des terre-neuvas, mousses ou matelots, fuyant la trique du patron de barque, demandaient asile aux insulaires et se fixaient parmi eux. Les catastrophes maritimes apportèrent aussi divers éléments vite absorbés et fondus dans la petite population. Les Turbide (d'Ithurbide), les Chevare (Etchevarie) et d'autres, sont des Basques ; les Eloquin, les Hubert sont des Français de France. Aujourd'hui, les Madelinots forment une population relativement dense de 7000 à 8000 âmes, tous Acadiens ou acadianisés, sauf les petits groupements anglais de Old Harry, de la Grosse-Isle et de l'Île-d'Entrée. Les deux races vivent d'ailleurs en bonne intelligence mais sans se compénérer ; elles sont également honnêtes et hospitalières. Il serait à souhaiter que partout, au Canada, la question des races fût aussi aisément solutionnée.

L'honnêteté proverbiale des Acadiens, cette vertu qui faisait écrire à Longfellow :

*Neither locks had they to their doors nor bars to their
[windows
But their dwellings were open as day and the hearts of
[of the owners.*

cette honnêteté dis-je, s'est intégralement conservée ici. Le grand évêque Plessis, ayant, pour

la première fois, visité les Madelinots vers 1813, écrivait les lignes suivantes :

« Ces heureux colons, qui savent mourir sans médecins, savent aussi vivre sans avocats. Ils n'ont nulle idée de la chicane, non plus que de l'injustice ; si quelquefois il s'élève des contestations entre eux, elles sont aussitôt soumises à un arbitrage et terminées sans retour. Ils ignorent l'usage des clefs et des serrures, et riraient de celui qui fermerait sa maison autrement qu'au loquet, pour s'en éloigner de deux ou trois lieues ; si quelques hardes les incommodent en route, ils les laissent tout simplement le long du chemin, assurés de les y trouver à leur retour, n'eût-il lieu que le jour suivant. »

Cette coutume de laisser ainsi un vêtement gênant au bord de la route existe encore après un siècle de progrès ! Je l'ai vu pratiquer sous mes yeux. J'ai vu aussi dans la sacristie de la Grande-Entrée où aucun prêtre n'avait pénétré depuis quatre mois, la porte simplement fermée au loquet, et sur la table, bien en vue, les vases sacrés laissés à la garde solide du septième commandement de Dieu !

Les marchands des Îles de la Madeleine avancent aux pêcheurs, l'hiver, les diverses choses dont ils ont besoin. Il est inouï que l'un d'eux ait manqué à payer ses dettes. Si cepen-

dant, la pêche ne donne pas, le débiteur est parfois dans l'impossibilité de s'acquitter cette année-là, et comme le pêcheur est absolument dénué de nervosité, il ne s'en inquiète pas autrement ; la mer qui le nourrit paiera tôt ou tard le créancier. C'est là tout le danger du commerce local et c'est tout ce qu'on peut reprocher aux Madelinots, les plus honnêtes des hommes.

Formulée dans les vieux mots du parler ancestral, la foi catholique est restée vivace au cœur des insulaires. Nous savons par monseigneur Plessis qu'une partie des premières familles fixées aux Îles les abandonnèrent pour se rapprocher des lieux où il y avait des prêtres, mais qu'elles y revinrent, attirées par le séjour d'un missionnaire venu de France, M. le Roux. Celui-ci les quitta après quelques années, et les fidèles Acadiens auraient à leur tour déserté leurs Îles si, peu d'années après le départ du missionnaire français, ils n'avaient été visités par un prêtre irlandais du nom de William Phelan, puis par un intrus dont ils se servirent sans le connaître. Enfin, en 1793, ils eurent un pasteur fixe, le père Jean-Baptiste Allain, prêtre vénérable qui, à l'époque de la Révolution, et pour ne pas prêter un serment auquel sa conscience répugnait, quitta Miquelon avec une partie des résidents Acadiens, pour s'établir dans l'archipel. Après 1812, les abbés Beaubien, Lejantel et Champion continuè-

rent l'œuvre du *père* Allain. Depuis ce temps, guidés par des prêtres de leur race, les Madelinots n'ont pas cessé d'être dignes de leurs ancêtres, les martyrs de Grand-Pré. Cinq clochers blancs, au flanc des collines vertes, regardent moutonner le Golfe, appellent à la prière, et parlent d'espérance et d'immortalité à ces gens toujours sur l'océan marâtre, et qu'une faible planche sépare seule de l'abîme et de la mort.

Et ils ne parlent pas en vain, les beaux clochers de la Madeleine. Nulle part ailleurs, peut-être, l'Évangile n'est autant vécu au pied de la lettre. C'est que le livre divin, écrit beaucoup par des pêcheurs, s'adapte à leur vie comme un vêtement fait pour eux. Ici, les vieilles vertus n'ont pas fléchi. On ne fait pas au prochain ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fît. On s'aime comme les fils d'un même père qui est aux cieux. On regarde les oiseaux du ciel et les fleurs des champs, et l'on ne s'inquiète pas de ce que demain apportera. Le matin, ayant élevé son âme dans la prière, l'on dit en mettant son suroît : « Allons pêcher ! » ... Et quand la mer, prise d'un frémissement soudain, se cabre et hurle, quand la vague se fait béliet pour démolir la frêle embarcation, on regarde la croix, là-bas sur la Butte-Ronde, et l'on dit en son cœur, sans lâcher la barre du gouvernail : « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons » ! ... On honore son père et sa mère, et

les vieillards voient les enfants de leurs petits-enfants. Enfin, point n'est besoin de bons samaritains, car la charité règne en tous les cœurs.

Si l'on n'entendait parfois—très rarement—quelques jurons anglais dans la bouche des pêcheurs, l'on pourrait dire que le blasphème est totalement inconnu ici.

—Capitaine, demandait devant moi un touriste anglais, au patron d'une goélette amarrée au quai du Cap-aux-Meules, dites-moi donc pourquoi les gens des Îles ne *sacrent* qu'en Anglais ?

—Les gens d'ici, répondit le marin en calant sa casquette, ne savent pas *sacrer* en français. Ce sont les Anglais qui leur ont appris ces *patois*-là. Ils n'en savent pas d'autres !

Et de fait, leurs imprécations—puisqu'aussi bien il faut que l'âme humaine crie ses joies et ses douleurs !—sont extrêmement anodines : *bâtêche*, *bleudi*, *gibier au vol*, *espèce d'andouille*, etc.

Les Madelinots sont essentiellement pêcheurs : de hareng ou de homard, de morue ou de maquereau, suivant la saison. Il faut y ajouter la chasse au loup-marin, qui est la première dans l'ordre du temps. Cette chasse—cela s'appelle *aller aux glaces*—a lieu entre le 15 mars et le 15 avril. Dès le début du Carême les préparatifs commencent. Plus de dîners, plus de promenades, chacun prépare son *canotte*, ses *garcettes*, ses

grappins, ses longues-vues. A partir du 10 mars une surveillance active s'établit. Des hauteurs des *Demoiselles*, de la Butte-Ronde, du Cap-Nord, du Cap-de-l'Est, des guetteurs fouillent le Golfe dans l'espoir de découvrir les troupeaux de phoques à la dérive sur les glaces. D'un bout à l'autre des Îles tout le monde est sur pied. Le téléphone joue sans discontinuer. A la moindre nouvelle on part. Les jours où le vent colle la banquise sur la Dune-du-Nord, on va à la découverte, on s'aventure jusqu'à dix, quinze milles sur les glaces mobiles. On revient bredouille. Deux jours, trois jours se passent. Tout à coup, grande nouvelle, qui se répand comme une traînée de poudre :

—Les loups-marins sont découverts !

—Où ?

—A la Pointe-au-Loup ! A la Pointe-du-Ouest ! A la Grande-Étang !...

—Qui a découvert les loups-marins ?

—C'est Dori qui les a trouvés à dix milles de l'Hôpital !

La chasse va commencer pour de bon. Depuis longtemps les escouades de huit ou dix hommes sont organisées : l'escouade des David, l'escouade à Grand Jean, etc.

A minuit on se lève. Des étoiles à plein ciel. Y a-t-il de la lumière chez les Turbide ?

Oui ! C'est le temps ! A une heure on saute dans les traîneaux, et l'on glisse sur la neige des chemins pour être sur les glaces au point du jour. Et de fait, quand le soleil paraît, les chasseurs sont déjà à cinq ou six milles sur la banquise que le vent maintient fermement sur la dune. On traîne le *canotte* qui sert à franchir les mares et qui sera la ressource suprême en cas d'accident ou d'une saute du vent. L'air est vif et les hommes vont vite, blancs de givre, courant presque, s'aidant du long bâton qui est leur seule arme. Dans l'étendue glacée, les escouades se croisent venant des différentes îles. On s'interpelle :

—Les avez-vous trouvés ?

—Non ! rien à la *Pointe-du-Ouest* !

On continue son chemin sur la banquise... Tiens ! là-bas ! une escouade qui revient... Elle est chargée.

—Où sont-ils ?

—A la *Pointe-au-Loup*.

—Une petite *mouvée* ?

—Non ! Une grande *mouvée* ! Allez vous charger !

Bientôt les chasseurs sont au milieu du troupeau, tuant à coups de bâton les pauvres amphibiens sans défense. Les phoques sont immédiatement habillés en conservant le lard adhérent aux

peaux. Celles-ci sont mises les unes sur les autres ; la *garcette* de cuir, passée dans les moustaches, enlace toutes les peaux pour faire du tout comme un seul et énorme loup-marin. Un homme ramène généralement une charge égale à son propre poids : quatre ou cinq animaux en moyenne. Courbés, traînant leur butin sur la glace, les chasseurs reviennent vers la terre aussi vite qu'ils peuvent, car le soleil baisse, le vent peut changer, et alors ?...

Demain on recommencera, et tous les jours, jusqu'à ce que les *glaces* soient passées et avec elles, la richesse du loup-marin. En certaines années, il se tue dans les quelques jours que dure le passage des troupeaux, jusqu'à 75 000 individus. Si l'on ajoute à cela les massacres inutiles que font impunément, dans les eaux canadiennes, les vapeurs terre-neuviens spécialement armés pour cet objet, on pourra à bon droit s'étonner que l'espèce ne soit pas encore disparue des eaux de l'Atlantique. Les *glaces* passées, il ne reste plus autour des Îles de la Madeleine, que les familles de petits loups-marins de baie, qui passent l'été, s'ébattant près des rivages et formant sur les *échoueries* de petites bandes folâtres que personne ne songe à molester.

A peine les phoques ont-ils disparu avec les glaces qui les convoaient que, dans les eaux encore froides, accourent de la haute mer, pour

entourer les Îles, les innombrables milliards de harengs. Ils entrent dans la Baie de Plaisance et jusque dans le Havre-aux-Basques, et c'est alors un fourmillement inusité dans les eaux et sur les grèves.

Le hareng se prend à la trappe, à la senne ou au filet. Les trappes sont d'immenses nasses de fine corde, fabriquées à Boston, et qui peuvent capturer jusqu'à 30 000 barils de hareng en une seule saison. Au fond, cette pêche n'est limitée que par la consommation. Une certaine quantité de ce poisson est boucanée, une autre partie sert d'engrais à la terre, mais la principale utilisation est la *boette* pour les autres pêches : morue, homard, maquereau. C'est aux Îles de la Madeleine que les terre-neuvas—les *banquiers* comme on les appelle assez curieusement ici—viennent s'approvisionner de hareng. Par centaines, leurs petits voiliers jettent l'ancre dans la Baie de Plaisance. Les vastes trappes, toujours tendues, déversent alors une partie de leur contenu dans les barques des Bretons. Cette visite périodique laisse aux Îles beaucoup d'argent, ajoute souvent à la population et au vocabulaire.

En petit nombre sont les Madelinots qui se livrent à cette pêche, car elle exige un outillage coûteux—généralement possédé à plusieurs—et, d'autre part, dès le premier de mai, une douzaine de jours avant que le hareng reprenne la

haute mer, s'ouvre la pêche au homard, plus lucrative et qui absorbe presque toutes les énergies. Le homard se prend au moyen de pièges en bois—de *cages*—mesurant trois ou quatre pieds de longueur sur un de largeur, immergés en cha-pelet sur les fonds rocheux. Des *boeilles* (bouées) indiquent les mouillages et localisent les *picaces*, ancres grossières formées de pierres plates liées entre des pièces de bois. Aux Îles de la Madeleine, la pêche du homard dure deux mois, et la *prime* (abondance) a lieu vers le 10 mai ; il se prend durant ce temps des quantités prodigieuses de ces crustacés. Certains pêcheurs, —des Anglais surtout,—qui se livrent exclusivement à cette industrie, capturent jusqu'à 40 000 homards, que les marchands leur achètent au taux modeste de cinq ou six sous la livre ou l'unité—ce qui revient presque au même. La somme réalisée paraît relativement considérable, mais il faut déduire les dépenses assez lourdes occasionnées par les *cages*, le câble, l'essence, etc.

Les Madelinots qui ne pêchent pas le homard entrent en lice lorsque, vers le 10 mai, arrive dans le voisinage de l'archipel, la morue, le grand bien-fait de la mer. On la prend d'abord au moyen de la *ligne de fond*, et plus tard, vers le 1er juin, à la *ligne de main*. La *boette* de la morue est le *coque*, mollusque bivalve qu'on lève sur les *plattiers*, (fond de sable), à marée basse, et dont la

récolte est l'une des plus rudes besognes des Madelinots et des Madelinotes. Dans les bonnes années, une barque de deux hommes peut amener jusqu'à 40 000 livres de morue ; une journée de 1200 livres n'est pas rare. Cette pêche se continue pour quelques-uns tout l'été, et dans les belles journées de l'automne, parfois jusqu'à Noël.

Malgré toute l'ardeur avec laquelle les Madelinots se livrent à ces occupations successives, il m'a paru que ce qui les intéresse le plus, est le maquereau, ce beau poisson de mer aux flancs d'azur, que nous connaissons si peu dans le Québec. Dans les derniers jours de mai, alors que l'eau devient plus chaude, arrivent des mers du sud les *mouvées* de maquereaux. Pressés par l'instinct générateur qui les appelle sur les bancs de Miscou, ils passent aux Îles sans s'arrêter. Période fiévreuse durant laquelle tous les hommes sont sur l'eau, jetant et ramenant le filet—le maquereau de printemps se tient à la surface et ne mord pas à la ligne ! Au bout de cinq à six jours la manne est passée et vogue vers le nord. Mais vers la fin de juillet le frileux poisson abandonne les côtes du Labrador—sa villégiature d'été—et reparait dans les eaux de la Madeleine, en route pour ses quartiers d'hiver. Il se tient à cinq ou six brasses de profondeur cette fois, et mord à la ligne. L'appât, une rondelle découpée

sous le ventre du maquereau lui-même, est fixé sur un gros hameçon qui fait corps avec une pesée de deux onces—la *bulb*. Pour attirer le poisson, on répand à la surface de l'eau un *hachis* composé de hareng salé et de coques, et aromatisé avec de la mélasse. La pêche du printemps donne souvent 30 quarts par *barge*, celle de l'été, de 15 à 25. Tous les pêcheurs entrent avec grand enthousiasme dans la pêche au maquereau d'été. Ils partent, dans les derniers jours de juillet, deux ou trois *bottes* ensemble, pour *sonder*, c'est-à-dire pour surprendre les avant-coureurs du banc migrateur. Au fort de la pêche, *barges* et *bottes* rentrent parfois au mouillage avec cinq ou six cents maquereaux, et la soirée se passe à préparer et à saler toute cette richesse. Commencée aux étoiles, la journée, souvent, finit aux étoiles.

Peut-être le lecteur, modeste pêcheur à la ligne, au ruisseau «derrière chez nous», se figure-t-il, au récit de ces pêches à la Tartarin, que les Madelinots sont immensément riches. La vérité est tout autre. Le poisson ne se vend pas cher sur place, et à la mer comme ailleurs, le capitaliste exploite parfois le prolétaire. Mais surtout, les dépenses, très fortes, entaillent profondément les bénéfices bruts. Et puis, retenons que c'est en trois mois de travail à la mer que le Madelinot doit gagner la vie de sa famille, car la terre

malgré sa fertilité sera toujours une occupation secondaire, pour les jours de *débauche*, c'est-à-dire les jours de vent et de grosse mer.

La séculaire indifférence à l'égard de la terre tient sans doute à la passion de la pêche et à l'exiguïté des domaines, mais aussi à des causes historiques.

En effet, les proscrits de la Baie Française et de l'Île-Saint-Jean pouvaient se croire à l'abri sur leurs rochers et leurs dunes, lorsque vers 1788, le hasard voulut qu'une frégate anglaise portant à son bord Lord Dorchester, vînt reconnaître l'archipel de la Madeleine. La frégate était commandée par Sir Isaac Coffin. « Ce jour-là, écrit Faucher de Saint-Maurice, le temps était clair, le ciel serein, et un soleil chaud et bienfaisant, enveloppait dans ses effluves les crêtes et les pics empourprés des Îles. Toutes les lunettes de la frégate étaient braquées vers ce paradis terrestre, celle de Sir Isaac plus que les autres ; puis, quand elle eut scruté l'horizon et fouillé à l'aise l'archipel qu'on longeait en ce moment, l'officier anglais la déposa gravement sur son banc de quart, et se tournant vers Lord Dorchester, le supplia de lui concéder les Îles qui gisaient devant lui. Comment refuser quelque chose à un capitaine de frégate qui n'a cessé de vous combler durant toute une traversée ? » Le nouveau potentat promit de faire droit à la requête de Sir Isaac, et

le 31 juillet 1787, il lui adressait officiellement la concession. Ce royal cadeau était fait à la condition, « sous peine de nullité, de permettre la libre entrée et sortie de ces îles aux sujets anglais qui désireraient venir y pêcher, et de les laisser abattre le bois nécessaire à leur chauffage et à l'exploitation avantageuse de leurs pêcheries ».

C'était commettre une irréparable injustice et frapper à mort le développement et l'avenir du Royaume du Poisson, d'autant plus que le nouveau propriétaire obligea les occupants à prendre des titres sous forme de bail emphytéotique. Aussi, depuis cette fatale date, les Made-linots, ne pouvant posséder leur terre, ne se sont livrés qu'au travail nécessaire pour vivre, et suivant la pittoresque expression de Faucher de Saint-Maurice, ils ne connaissent que par ouï-dire les jouissances de la propriété et de l'amour du sol. Le gouvernement provincial est intervenu pour améliorer le sort des insulaires, qui peuvent maintenant, à certaines conditions, devenir francs-tenanciers; cependant l'antique régime féodal continue de régner, et la plupart des habitants paient encore la rente au seigneur ou à la compagnie qui a affermé ses droits.

Contrairement aux avancés de certains voyageurs superficiels, le sol, sans cesse rafraîchi par les vents humides, est très fertile, et les pommes de terre particulièrement, y acquièrent un dévelop-

pement magnifique, favorisé par l'absence complète de parasites. Peut-être le jour viendra-t-il où les richesses du sol, s'ajoutant aux richesses de la mer, feront des Madelinots, des privilégiés de la vallée de larmes, des Édénites dont les malheurs historiques ont tout expié, et désarmé le bras du chérubin à l'épée de flamme !

Le lecteur se sera sans doute posé plusieurs fois cette question : Que font les Madelinots, l'hiver ? Je réponds : Ils font ce qu'ils n'ont guère eu le temps de faire l'été : ils dorment, ils mangent, ils s'amuseant.

La pêche—je l'ai dit plus haut—est pratiquement finie en septembre, bien que les belles journées de l'automne trouvent encore les *barges* sur les *fonds* de morue. Le mois d'octobre est occupé par les corvées de labour et de battage, qui donnent lieu à des repas et à des veillées, modestes préludes des grandes réjouissances de l'hiver.

La Toussaint ! Le moment est venu de se préparer à l'hivernement. Selon un usage immémorial, les Madelinots achètent alors tout ce dont ils auront besoin durant l'hiver : habits, chaussures, charbon, farine, sucre, car, dès décembre, les relations avec la *grand'terre* sont complètement coupées, et l'on n'est jamais sûr que l'approvisionnement des marchands suffira.

Toutes les précautions dûment prises contre le froid et la famine, les pêcheurs vont hâler les *barges* et les *bottes*, déverguer les voiles, démonter les moteurs, et bientôt les centaines de quilles en l'air sur les *rins* de pêche, annoncent que les Madelinots ont fini de travailler. Le vapeur a déjà quitté les Îles, et les Madelinots sont prisonniers. Il n'y a plus qu'à *vornusser* (muser) jusqu'aux fêtes. Et l'on *vornusse* avec délices ! Tout au plus, lorsque la glace recouvre la baie d'En-Dedans, va-t-on chercher au Nord une partie de son foin de dune, histoire de se dégourdir les bras.

Mais voici qu'approche la fin de décembre. Les femmes commencent à s'agiter dans les petites maisons ; les manches se retroussent, les cheminées fument plus fort dans l'air dense, et dans les coffres, au froid, s'empilent les rôtis et les *tortasseries* (pâtisseries). Évidemment, on ne connaît pas bien les Madelinots quand on ne les a vus à table qu'en été !

Et puis, c'est Noël !... Noël ! La belle nuit givrée avec la joie vibrante effusant des clochers, la course des traîneaux vers l'église sur la neige qui crie, sous les yeux ardents des étoiles ! La Crèche et le petit Jésus de cire qui agrandissent les yeux des enfants ; les vieux chants qui allègent l'âme des anciens ; l'Hostie blanche qui vient à tous !

La Messe de Minuit ouvre pour les Madelinots une période continue de réjouissances, qui ne se termine qu'au Mercredi des Cendres, et dont on peut dire, comme de la conscience du juste, qu'elle est un festin continu. Chez cette petite population profondément traditionaliste, les usages ont cristallisé en des formes séculaires et parfois curieuses. Ainsi, à Noël, le fils, invariablement, déjeûne chez son père. Celui-ci, à son tour, est l'invité de son fils pour le premier de l'an. Ce jour-là aussi, toutes les marraines des Îles sortent du fond de leur coffre un beau pain de Savoie—un *olaf*—pour leur filleul ; le parrain de son côté, fait un petit cadeau. Comme partout, les enfants sont les rois de la fête ; ils reçoivent dès la première heure, une portion de dragées (le mot bonbon est inconnu). Ils vont ensuite par les routes voir leurs parents à tous les degrés et reçoivent de chacun une autre petite mesure de dragées. Le soir venu il y a grand tapage dans le Landerneau enfantin où l'on suppute, où l'on compare la moisson de friandises !

Pour le dîner du Jour de l'An, on s'invite de vive voix sur le perron de l'église, sur le chemin ou de voiture à voiture. Ces invitations ne se refusent pas entre bons amis. Comme partout, l'après-midi se passe en visites, et la soirée réunit toute la famille chez le grand-père.

L'absence presque complète de lettres, de cartes de visites, de journaux, donne un caractère particulier à cette époque de l'année chez les Madelinots. Rien que le sans-fil qui donne, soigneusement filtrées, les grosses nouvelles, dactylographiées ensuite pour les sommités de l'endroit. Comme les loisirs sont interminables les Madelinots lisent alors les journaux qu'ils n'ont eu ni le temps ni le désir de déplier durant l'été. Quand ils sont fatigués de lire, ils attellent les traîneaux, se visitent par les chemins balisés de la Baie de Plaisance, du Havre-aux-Basques, de la Baie d'En-Dedans. C'est un joyeux tohubohu, un déplacement de familles entières qui vont à la ronde chez leurs parents, et ne rentrent parfois chez eux qu'au bout de huit jours. On se rencontre deux ou trois familles dans les petites maisons, mais la bonne volonté et l'ingéniosité aidant, tout s'arrange ! L'étranger témoin de ces soupers pantagruéliques, où s'anéantissent des monceaux de viande et de *tortasserie*, ne se douterait pas que ces mêmes hommes, quand vient le temps de la pêche, sont d'une frugalité déconcertante, passant de longues journées au dur travail de la mer sans manger autre chose que du pain sec ou des tourteaux arrosés de thé froid.

Parfois, le gouvernement se souvient des quelques milliers d'électeurs emprisonnés au milieu du Golfe. Il leur envoie alors un brise-

glaces qui débarque péniblement d'énormes sacs de malle dans les *bottes* venus au-devant de lui. Grande fête, alors, partout ! Les journaux frais de deux mois, les lettres vieilles des parents du Saguenay, de la Côte-Nord, du Lac-au-Saumon, renouvellent un peu les sujets de conversation, depuis longtemps usés et ravaudés. On dit qu'à cette occasion tous les Madelinots et les Madelinotes en état de tenir une plume sortent l'encrier de la commode et tâchent de trouver quelqu'un sur la *grand'terre* à qui écrire !... De sorte que, quand le navire, déroulant dans le ciel vierge son panache évanescant de fumée grise, repart à travers les eaux désertes du Golfe, il emporte dans ses flancs d'acier des milliers de lettres où les beaux mots acadiens expriment avec la nuance qui leur est propre, toute la gamme infinie des sentiments humains depuis le banal souvenir des rencontres de hasard, jusqu'au cri quasi divin de l'amour maternel !...

Durant l'été, si l'on n'a guère le temps de manger ni de dormir, on pense encore moins à nocer. Aussi les mariages ont-ils presque toujours lieu entre Noël et le Mercredi des Cendres. Aussitôt qu'il est bien avéré qu'à telle date Edmond à Alphé s'unira à Louise à Jean, les femmes des environs viennent d'elles-mêmes offrir leurs services pour faire les *tortasseries*. Deux jours avant les noces, deux voitures portant, l'une, le

suivant et la *suivante*, l'autre, les futurs époux, passent par les chemins pour les invitations. Celles-ci se font oralement, à la façon patriarcale, au moyen d'une formule consacrée que l'on répète à chaque maison : « Vous êtes priés de la part d'Alphé et d'Estelle, de venir prendre le dîner à trois heures ». Le déjeuner et le dîner se prennent chez la mariée ; on soupe et l'on veille chez le marié. Pendant leur lune de miel, les époux vont rendre leur visite à tous ceux qui ont assisté à leurs noces, ainsi qu'à leurs parents et amis. C'est la ratification, et, pour ainsi dire, la consécration populaire de leur accord conjugal.

Au chapitre des réjouissances, disons encore que la Chandeleur, chez les Acadiens des Îles, est une grande fête, soulignée par dîner, souper et veillée dans chaque *canton* (groupe de trois ou quatre maisons rapprochées). Vers cette époque aussi a lieu une espèce de grande tombola organisée annuellement depuis quarante ans pour le soutien du Couvent. Cette tombola—dite *Fishing-Pond* pour une raison obvie—met en mouvement les Madelinots d'un bout à l'autre de l'archipel. Durant deux ou trois jours, le Havre-aux-Maisons ressemble à Jérusalem durant la Pâque. Il y a dîners—toujours !—pêche aux objets, ventes, audition de contes du terroir, débités par des conteurs de renom, et le tout se termine par la mise à l'enchère d'un superbe pain de

Savoie, chef-d'œuvre de *tortasserie* ! Les jeunes gens de la même île réunissent leurs mises et cette vente est, en réalité, une lutte de clochers. Le groupe auquel le pain de Savoie est adjugé—pour une somme qui va quelquefois jusqu'à quatre-vingts piastres—organise immédiatement pour manger sa victoire, une fête de *jeunesses* qui est l'un des grands événements de la saison.

Il ne reste plus maintenant au programme que quelques dîners, soupers et veillées à l'occasion du carnaval, après quoi le Carême vient rappeler aux Madelinots, en train de l'oublier, le *Memento quia pulvis es* !

Depuis trois mois, on n'a rien fait qui vaille, ou si peu que rien ! Tout à la douceur du présent on n'a pas songé à l'avenir. On se met courageusement à faire pénitence, car ici les rigueurs de l'Église ne comportent guère d'adoucissements. On raccommode les filets, on *arrange* les vieilles *cages*, on en fabrique de nouvelles. Pour économiser le charbon qui baisse, on va chercher de temps en temps, dans la dune de la Pointe-au-Loup ou de la Grande-Étang, un *voyage* de maigres broussailles. Les pêcheurs qui s'occupent du hareng réparent leurs trappes et remplissent leurs glacières. Enfin, on commence tout doucement à se préparer pour les *glaces* qui vont ouvrir le cycle séculaire du travail des Madelinots.

.....

Malgré toute la chaleur de l'hospitalité acadienne, malgré aussi tout le soin que l'on met à vous le faire oublier, il est difficile de ne pas sentir toute la largeur du fossé qui sépare les Canadiens-Français et les Acadiens. Et c'est la seule impression moins agréable que j'aurai emportée des Îles de la Madeleine. Faut-il essayer d'analyser un peu ce sentiment et d'en dégager la formule et les causes ?

Si l'on considère les trois rameaux principaux de la grande famille française : le Français d'Europe, le Canadien-Français et l'Acadien, il semble qu'ils forment une série où les rapports de l'Acadien et du Canadien-Français sont un peu beaucoup les rapports de celui-ci et de son frère de France : attitude du frère cadet, longtemps délaissé par son aîné qui a mieux réussi ; attitude du frère absent qui, pendant que son aîné jouissait des douceurs de la paix au foyer paternel, a mangé le pain noir de la défaite et de l'humiliation ; attitude enfin du blessé de la vie, qui répugne à assumer le rôle de parent pauvre.

On sait à quel prix, nous autres, Canadiens-Français—protégés cependant par des traités et des capitulations généreuses—avons assuré notre pain sans le mendier à la porte du vainqueur, défendu la langue des ancêtres dans la chaumière et dans l'école, préservé notre âme française et catholique, bâti de nos mains notre système

d'enseignement, développé une littérature et un art nationaux. Nos frères les Acadiens, frappés dans leur chair et dans leurs biens, dispersés comme feuilles mortes par vent d'octobre, chassés de partout, et repoussés à coups de pique des rivages où venait toucher la proue de leurs barques, les Acadiens, dis-je, ont, un long siècle durant, dirigé tous leurs efforts vers la survivance, la concentration, réunissant toujours, sans se lasser jamais, les cendres dispersées de leurs foyers détruits ! Mis à la terrible école du malheur, ils eurent pour maîtres le crucifix et leurs prêtres, de qui ils apprirent la plus nécessaire et la plus ignorée de toutes les sciences, la science pratique de la vie.

Faut-il s'étonner cependant de ce que, courbés sous le labeur quotidien, loin des centres d'instruction, ils aient été privés longtemps—plus longtemps que nous— de la nourriture intellectuelle et de l'arme du savoir ? Et cette avance que nous avons sur eux—et que le peuple exagère certainement—n'est-elle pas pour quelque chose dans leur attitude à notre égard ? Mais j'ajoute tout de suite que les efforts surhumains d'un clergé ardemment patriote—du Père Lefebvre pour ne citer qu'un nom—ont maintenant assuré aux Acadiens cette nourriture et cette arme. Ils ont aujourd'hui une belle organisation d'écoles primaires, un enseignement secondaire en voie

de développement qui a produit des hommes remarquables, et donné à leur race une voix respectée dans les conseils des provinces atlantiques.

De grâce, chers Madelinots, qu'une bonne fortune providentielle a rattachés à la vieille province française et catholique, cessez de nous regarder avec ces yeux-là ! Nous ne sommes pas des parvenus et vous n'êtes pas des miséreux. Fils d'une même mère, ayant les mêmes amours, avec le même sang pour les concevoir et la même langue pour les exprimer, soyons frères tout bonnement, et de nos bras jeunes, entourons le cou de notre autre mère, l'Église du Christ !

Et puis, restez ce que vous êtes, Madelinots, pittoresques et bons. N'enviez pas aux gens de la *grand'terre* leur vie plus compliquée et leur luxe décadent. Aimez d'amour vos Îles natales,

Votre petit coin de terre
Perdu, là-bas, aux grandes eaux !...

Attachez-vous à leurs falaises ardentes, à leurs gazons verts et à leurs sables d'or ! Pauvres Acadiens pèlerins, n'allez pas reprendre encore une fois la route de l'exil !

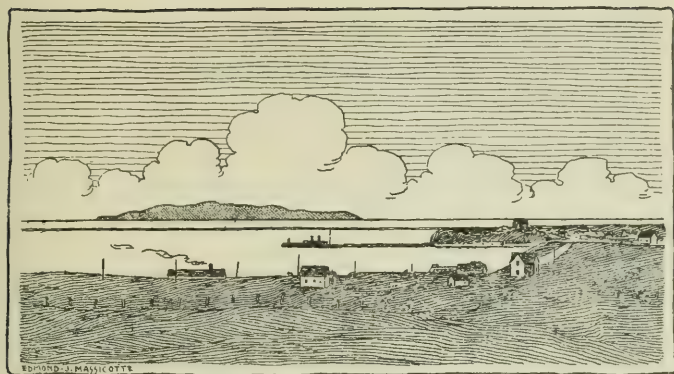
Et si l'espace ne vous suffit pas, si les petites maisons aux quatre pignons verts sont trop pres-

sées les unes contre les autres, s'il vous faut essaimer et dire adieu aux Demoiselles du Havre-au-Ber, aux vallons fleuris du Havre-aux-Maisons, aux blanches flottilles de l'Étang-du-Nord et aux caps sauvages de la Grande-Entrée, envolez-vous par groupes serrés, vers nos régions neuves et françaises du Lac Saint-Jean et de la Matapédia, pour nous enrichir de vos bras robustes, de vos cœurs priants et de vos antiques vertus.



EDMOND J. MASSICOTTE

Le Haure-au-Ber



LE HAVRE-AU-BER

DÉNORMES émeraudes de conte oriental, serties dans des rubis et reliées entre elles par des chaînes d'or, un archipel égéen jeté là pour animer l'effrayante solitude du Golfe, telles me sont apparues, dès le premier jour, les Îles de la Madeleine, et telle est l'opulente image qu'elles ont laissée dans mon souvenir. Il paraît bien que l'illustre saintongeais, contemplant les Îles de quelque hauteur, a vibré de la même émotion et développé en son esprit les mêmes images puisqu'il épingla à l'ar-

chipel ce délicieux nom, Les Ramées, malheureusement tombé dans l'oubli.

Des falaises d'un rouge lumineux, des collines d'un vert intense, arrondies et bombées comme des poitrines, d'immenses lagunes tranquilles et ensablées, des horizons d'eau et de sable, tels sont les éléments groupés et combinés de toutes les manières possibles, pour réaliser ce prestigieux concert de lignes et de couleurs qui nous prend l'âme toute, nous retient sans que nous sachions pourquoi, et nous fait dire quand le vapeur *borgote* pour la dernière fois : Déjà !

Le voyageur n'a pas le choix des moyens pour aborder aux Îles. Traversant les provinces maritimes, il prend à Pictou un petit paquebot qui, escale faite à Souris, paraît en vue des Îles après quelque douze heures de navigation. Dès Pictou on peut pressentir les Madelinots qui y forment une petite colonie ayant son centre à l'Hôtel Royal. C'est déjà plaisir d'entendre les premières sonorités du dialecte acadien, de voir des enfants plein les escaliers et de manger le *cake* préparé par Marie, une plantureuse Madelinote qui, ayant marié en secondes noces le garçon à Ben Eloquin, s'en est venue chercher fortune sur la *grand'terre*, où elle s'arroe une sorte de maternité générale sur tout ce qui sort des Îles ou y entre.

Le quai où s'amarre le *Lady Evelyn* ne ressemble pas aux autres de Pictou, car les claires syllabes françaises voltigent au-dessus des barils de maquereau et des boîtes de homard. Aux heures de départ, les baisers claquent sur les joues vermeilles, et les bonjours multipliés font au navire, sur la baie, un bout de conduite. Pendant la nuit, le bateau fait escale à Souris puis, prenant sa course vers le nord, il contourne, en tanguant follement, la Pointe-de-l'Est de la province insulaire pendant que les voyageurs sans cabine—et ils sont le nombre—assis sur les marches de l'escalier, font d'amères réflexions sur l'instabilité du... cœur humain !

Vers sept ou huit heures du matin, l'on aperçoit à tribord le premier rubis du Golfe : l'Île-d'Entrée, haute, couverte de mamelons arrondis et verdoyants, murée d'abruptes falaises de grès rouge. On nous dit qu'elle n'est habitée que par des Anglais. Le bateau ne s'y arrête pas ; il la côtoie pour contourner la longue barre de sable nu qui prolonge le bassin du Havre-au-Ber, port d'attache du *Lady Evelyn*.

L'Île du Havre-au-Ber—que les Anglais persistent à appeler Amherst—est le centre administratif des Îles de la Madeleine. Le long croissant de la dune y dessine le plus magnifique et le plus sûr havre de pêche. On y trouve d'ailleurs tout ce qui fait la gloire des pays civilisés,

depuis les négociants, la banque et les médecins, jusqu'à une prison et un geôlier. Disons tout de suite cependant, pour ne pas avoir à y revenir, que le pays étant exempt d'avocats ne compte pas de criminels, que les princes de la chicane—comme les bancs de harengs—n'y font que passer durant la saison d'été, et que le paternel greffier, suivant une ancienne tradition, a bien soin d'accorder les parties en difficulté avant cette invasion périodique. Il en résulte que, s'il y a prison, il n'y a pas de prisonniers, ce qui permet au geôlier de se consacrer au service des autels—service auxiliaire s'entend—de chanter au lutrin, de faire sonner l'enclume et de pêcher comme tout le monde.

Au débarquer, on laisse à gauche un petit cap gris où de vieilles dames tiennent une pension, et l'on se trouve dans le plus pittoresque des villages de pêcheurs : cabanes à poisson minuscules et toutes pareilles—que l'on appelle ici *salines*,—claies de séchage où cuit au soleil le ventre ouvert des morues, vitrines de *magasins* bourrées de faïences et de verreries à filets d'or, et partout, dans tous les coins libres, des montagnes de *quarts* à maquereau.

Laissant derrière soi ces choses nouvelles que l'on se propose de revenir considérer en détail, l'on grimpe tout de suite le coteau où se disséminent les maisons des notables et les bureaux

administratifs. Plus loin, la blancheur de l'église se détache sur les formes mamillaires de la Grande Demoiselle. Les Demoiselles sont deux collines hémisphériques arrondies comme au compas, couvertes d'une herbe rase comme velours, et terminées à pic sur le bord de la mer qui les ronge. Cette particularité des Îles de la Madeleine a son explication dans la structure géologique de l'archipel, reste insignifiant d'une terre disparue, qui unissait Terre-Neuve, la Gaspésie, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard, terre de grès rouges ou gris, parsemée de masses de gypse blanc comme neige, et dont l'affaissement a formé le Golfe Saint-Laurent. Ces remarquables profils mamillaires, que l'on rencontre sur presque toutes les Îles et auxquels les géologues étendent le nom des Demoiselles du Havre-au-Ber, sont dus au soulèvement volcanique des grès superficiels. La dent de la mer, jamais en repos, gruge les rochers, entame les *demoiselles*, dont certaines, au bord des eaux, semblent tranchées d'un coup, par la hache d'un titan.

Pour l'homme—être d'un matin et d'un soir —la nature semble en état d'équilibre, mais les forces aveugles et fatales qui ont détruit cette vaste terre et fait crouler ces montagnes, sont là, à l'œuvre comme au premier des jours, et, grain de sable après grain de sable, n'enseveliront-elles pas toutes ces îles sous le vaste linceul de l'océan ?

...Cependant, la mer qui démolit ici, reconstruit là. A mesure que les siècles liment les falaises, dissolvent le gypse blanc et broient le grès rouge des *échoueries*, de longues dunes se forment, s'allongent, galopent vers le large, combtent les havres et ferment les baies. En ce sens qu'elles tendent à devenir un vaste banc de sable, éternel hochet des courants de la mer, les Îles de la Madeleine sont vouées irrémédiablement à la destruction totale. Mais ce sont là préoccupations de géologues—curieuses gens qui oublient toujours que le sort des fossiles les attend demain—et cette échéance est si éloignée que les Madelinots peuvent dormir en paix sous l'édredon de leur bonne conscience et de leur bonheur.

De la véranda du presbytère, où la plus cordiale hospitalité acadienne nous accueille, la vue est vraiment magnifique. Devant nous, sur la verdure des gazons, les petites maisons s'éparpillent, toutes semblables, vêtues de bardeaux sur toutes les faces, et coiffées d'un toit à pic. Au loin flambe l'ocre de la pension Shea, joli chalet posé en plein vent sur la grisaille d'un cap que prolongent, presque au niveau de l'eau, le quai et son petit phare. Et puis la mer, la vaste mer ! Et puis, barrant la nappe bleu turquoise d'un trait hardi, l'immense banc de sable couleur de chair, tendu comme un bras, vers les lointains de l'Atlantique ! Voici le lac stagnant du havre,

et le lit d'algues filamenteuses où dorment pour le moment d'un sommeil bercé, les fins bateaux de pêche dont chaque mât dessine sur l'eau calme, un trait tremblant. Au fond, tout au fond, l'Île-d'Entrée avec sa troupe de *demoiselles* folâtres qui grimpent les unes sur les autres à l'escalade du ciel bleu. Plus près de nous, à notre gauche, et nous cachant la mer de ce côté, l'authentique Demoiselle du Havre-au-Ber avec ses flancs striés de raies parallèles—les sentiers des vaches—et tout en haut, le vieux mât penché, appariteur traditionnel des légions voyageuses du hareng.

Suivant les heures du jour et les caprices du mirage, le paysage change, s'élargit ou se condense. Tantôt l'Île-d'Entrée paraît énorme et prochaine, tantôt elle se voile et se retire dans un mystérieux lointain. Et quand la nuit, venant sur les eaux, menace de l'étreindre toute, brusquement, sur les hauteurs, jaillit un faisceau lumineux qui, silencieusement, fouille les ténèbres.

L'Île du Havre-au-Ber est étranglée par le milieu, et les deux lobes qui en résultent forment deux paroisses distinctes : le Havre et le Bassin. Bien qu'éloignés de trois à quatre milles du port, les *Bassiniers* sont plus nombreux que les gens du Havre. La promenade en voiture à travers l'Île ne manque pas de charme, à cause surtout de l'irrégularité des côtes et de la division des terres. Inconnue ici, la monotone succession

des clôtures de perches, courant parallèlement vers un horizon rectiligne ! Les premiers Acadiens qui, fuyant le *fair play* britannique, débarquèrent sur les rivages des Îles, s'y taillèrent des domaines limités seulement par leur fantaisie et la nature du terrain. Les divisions successives, en morcelant la terre à l'infini, accentuèrent cette irrégularité si bien, qu'aujourd'hui, les petites maisons blanches sont éparpillées sans ordre apparent comme une volée de goélands au repos sur une plage.

Ai-je dit que, au cours du temps, et pour les besoins du chauffage et de la pêche, les Îles ont été quasi complètement déboisées et que, faute de bois, les Madelinots brûlent tous le charbon de Pictou ? A l'est du Bassin cependant, il y a la *Montagne*, une très modeste montagne encore couverte d'une très modeste forêt. Au-delà, passé l'ancienne dune fixée par les épinettes et les *lauriers*, se déploie le Havre-aux-Basques, formé par l'île du Havre-au-Ber, l'île de l'Étang-du-Nord et deux longues dunes—un grand havre aujourd'hui presque entièrement ensablé, où s'attachent des souvenirs qui sont quasi de la préhistoire. Québec n'était pas encore que déjà de hardis corsaires de Saint-Malo et des Basques de Saint-Jean-de-Luz y faisaient de fabuleuses chasses de morses et de phoques. Nous savons aussi que dès avant 1600, les aventuriers anglais

Drake, Leigh et Wyet étaient chassés à coups de canon par deux cents français et sauvages campés au Havre-aux-Basques.

Je ne crois pas qu'il me soit possible d'oublier jamais le spectacle qui frappa mes yeux lorsque, vers six heures du soir, notre jeune conducteur, ayant stimulé sa bête pour lui faire franchir un bourrelet de sable mou, nous arrêta sur la plage presque sans limites du Havre-aux-Basques. Le jour avait été superbe, lumineux et sans brume, et le soleil descendait lentement derrière l'Étang-du-Nord. La marée était basse. Devant nous l'immense plaine de sable humide, ridée par les courants de la mer en retraite, présentait aux fulgurations de la lumière mourante une alternance infinie d'étroits lisérés de sable d'or et d'argent liquide. Loin, très loin, minuscules dans l'étendue, se silhouettaient, immobiles, les petites charrettes des pêcheurs de *coques*. Le mirage doublait, haussait ces profils dispersés jusqu'à en faire, dans le grand calme vespéral, des méhara agenouillés pour laisser les chameliers arabes tourner leurs yeux priants vers une Mecque invisible. Si vaste était le tableau, si impressionnant le silence, que nous demeurions là, sans rien dire, subissant avec délices cet enivrant travail de conception par quoi la nature engendre en nous l'émotion esthétique.

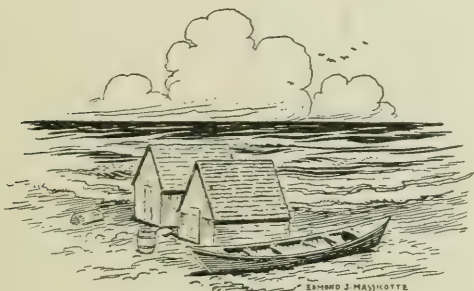
...Le crissement du sable derrière nous vient rompre le charme—mais pour l'accentuer. Débouchant des taillis de vernes et de *lauriers* par le chemin qui nous a amenés nous-mêmes, une vache enjuguée, tirant une petite charrette madelinote, passe près de nous. Dans la caisse de la voiture, une vieille en coiffe noire se serre près d'une fillette qui tient le *pêche-coques*, sorte de trident formé d'un fer à cheval lié à une petite pique, avec quoi on fouille la plage pour atteindre les précieux mollusques. A l'arrière, un baquet recouvert d'un morceau de jute. Au pas somnolent de la vache, le pittoresque équipage s'éloigne sur l'immense *platin* laissant sur le sable mouillé deux raies sinueuses qui s'en vont, conconrantes, vers l'orbe du soleil couchant.

Ô peintres de mon pays ! Jusques à quand tâcherez-vous à barbouiller de chic, de vos pinceaux barbares, le château de Chilon ou les eaux perses où se mire le Rialto ? Ramassez vite tubes, palette et pinceau, roulez vos toiles et venez ici déployer vos pliants parmi les seigles sauvages et les fleurs pourpres des pois de mer : il n'est marine hollandaise qui vaille les *Pêcheurs de coques du Havre-aux-Basques*.

Je n'ignore pas que les gros bonnets du Havre-au-Ber n'aiment guère que les étrangers voient les femmes *lever les coques*. Ils essaient surtout de cacher cette curiosité à ceux qui ont

la dangereuse manie de noircir du papier. Je sais qu'ils m'en voudront pour avoir écrit la page qui précède... en quoi ils ont tort, pour de très nombreuses raisons. Y a-t-il rien de plus naturel, et de plus touchant aussi, que cette collaboration étroite et nécessaire de l'homme et de sa compagne au rude travail de la mer ?...

Épouses dévouées, mères courageuses et admirables, c'est parce que vous êtes cela, et rien que cela, que vous vous faites au besoin pêcheuses de *coques*, et sans réclamer le droit de voter, vous avez su, dès longtemps, exercer celui d'être vaillantes et utiles ! N'ayez pas honte de ce qui est noblesse ! Penchez-vous courageusement sur le sable du Havre-aux-Basques ! Que si vous rougissez, que ce soit simplement parce que le grand vent de mer vous bat les joues et vous fait ce beau sang vermeil qu'on ne retrouve plus, une fois qu'on l'a perdu, et qui est encore la grande promesse d'avenir pour le peuple Acadien !...



L'Étang-du-Nord



L'ÉTANG-DU-NORD

B RAVES gens de l'Étang-du-Nord, de grâce, ne laissez pas appeler votre île Grindstone ! Grindstone ! Pourquoi pas, comme autrefois, Cap-aux-Meules ?... Et ce mot ne désigne d'ailleurs que la pointe où touche le vapeur. Tant pis si la sonorité si française du véritable nom de l'Île : Étang-du-Nord, malmène un peu les mâchoires britanniques !

L'Étang-du-Nord est la plus grande, la plus coquette et la mieux cultivée des Îles. Bien fournie, comme ses voisines, de *demoiselles* verdoyantes et dénudées, ses petits vallons ont

cependant gardé un peu de bois, de modestes épinettes qui font plaisir à voir. Mais près des côtes, c'est toujours l'uniformité des prairies rases, le vert, le vert intense que vous avez vu ailleurs.

Il y a deux villages sur l'Étang-du-Nord : le Cap-aux-Meules qui groupe les marchands et les bureaux, et l'Étang-du-Nord proprement dit, gros bourg de pêcheurs, tirant son nom d'une lagune fermée du côté de la mer par un cordon littoral. C'est peut-être la seule agglomération des Îles de la Madeleine qui mérite réellement le nom de village : maisons gaies et propres, donnant toutes sur la mer où se balance dans la courbe harmonieuse de la baie, une fine escadrille de petits bateaux blancs.

D'ici, l'on aperçoit au loin, baignées dans une buée mauve, l'Île du Havre-au-Ber, ses falaises, sa Montagne boisée, les croupes bosselées de ses *Demoiselles*. Plus près de nous, sur les coteaux de la Vernière, l'élégante église qui dessert les deux villages domine toute l'Île de l'Étang-du-Nord.

Très grande et très belle, cette église est presque luxueuse pour le pays, et les paroissiens en sont très fiers. Elle a une légende. La voulez-vous connaître ?

Il y a de cela bien longtemps, un navire chargé de bois de construction fit côte, à l'automne, au Goulet de la Dune-du-Nord. La cargaison demeura quelques semaines au lieu du désastre. L'hiver venu, les Madelinots, la transportèrent sur la glace jusqu'au Cap-aux-Meules où, l'été suivant, un grand voilier vint la prendre pour la conduire en Angleterre. Le brick mit à la voile par un beau soir de juillet. Mais, à peine avait-il contourné la Pointe-du-Ouest, qu'une effroyable tempête s'éleva soudain, et l'envoya s'éventrer sur la Dune-du-Nord ! Les propriétaires de la cargaison, découragés, renoncèrent à leurs droits, et, d'un commun accord, les Madelinots décidèrent d'employer ce bois à la construction d'une église dont ils avaient grand besoin. L'aubaine était excellente, aussi se mit-on à l'œuvre avec une grande ardeur. En peu de semaines, l'église fut *piquée*, la charpente *liée*, les murs debout. On allait couvrir quand, une nuit d'automne, la tempête s'éleva, s'engouffra dans la charpente et la renversa comme un château de cartes.

Grand émoi sur les Îles ! Il y avait quelque chose, et ce bois était maudit. On chercha, on causa, on fit parler quelques rescapés. On finit par apprendre que, le matin même du naufrage, au milieu d'une tempête de blasphèmes qui ne le cédait en rien à celle qui rageait sur la mer, le

capitaine du vaisseau avait dit en montrant le poing au ciel :

—Je donne la cargaison au diable !

On fit des prières publiques, on bénit le bois et courageusement, on recommença l'ouvrage qui cette fois a tenu. Et voilà comment, bien malgré lui, le diable a fourni les matériaux de l'église de l'Étang-du-Nord !...

A cent pas de cette église légendaire, une belle académie toute neuve, assise sur une colline, commande un incomparable paysage. C'est là que, désormais les jeunes Madelinots, entre les pêches, viendront étudier les malices de la règle d'intérêt et de celles du participe passé, où ils apprendront que le monde s'étend très loin au-delà du Rocher-des-Oiseaux et du Corps-Mort, et nombre d'autres choses curieuses qui ne les rendront guère plus heureux que leurs pères.

Inutile de nous attarder à ce village où nous ne connaissons personne. Passant au grand trot à travers des maisons nombreuses, notre cheval s'engage sur le cordon littoral qui conduit aux bords saumâtres de l'Étang-du-Nord, dont nous voulons aujourd'hui examiner la végétation.

Oh ! les merveilles de la flore littorale ! Les profanes ignoreront toujours le frisson de joie qu'éprouve un botaniste à s'agenouiller sur le sable gonflé d'eau, dans l'orbite des infimes

constellations des limoselles blanches, à surprendre les gentianes, en tenue de matin, offrant dans leur petit hanap mauve des libations de rosée au soleil de neuf heures ! Et les oseilles marines amoureuses du sel ! Et les arroches avinées paresseusement étendues sur les galets ! Et les mandibules rouges des salicornes qui étreignent toujours dans l'air froid quelque insecte invisible !

Au bout d'une heure, les cartables sont remplis à crever, mais les estomacs sont vides. Allons-nous retourner sur nos pas pour casser la croûte ? Non. Voici, tout près, dans les vernes, au milieu d'un champ de pommes de terre qui l'englobe sans même laisser un sentier d'approche, une petite maison. Une feuille de tuyau perce le toit et fume obliquement. Nous dînerons là s'il plaît à Dieu et aux habitants. Comme je frappe, une femme en cheveux vient ouvrir, et quelque peu abasourdie de ma demande, allègue timidement sa pauvreté pour refuser ma requête.

— Nous n'avons pas de lait, vous savez, ni de *douceur*. . . . Il n'y a que du ragoût.

— N'importe ! Nous serons contents de ce que vous aurez. Dans une demi-heure donc !

Sans la chercher nous avons trouvé la plus pauvre maison des Îles de la Madeleine, où il n'y a guère de riches, mais aussi, bien peu de pauvres.

Quatre murs de planche brute, sans lambris au-dedans, tapissés seulement, par places, de vieux journaux. Quelques chromos sans cadre, un rameau de sapin bruni, un fusil sur deux clous, une pailleasse trop courte—la seule, vraiment, dans ce taudis—jetée sur un lit charpenté à même le mur. A l'autre bout de la mesure, sur un poêle bancal et rouillé, un chaudron et une théière sans anse. Au milieu de ce peu de choses, la jeune mère, une vieille, quatre petits enfants, évoluant sans rompre les lames obliques de clair soleil admises par deux minuscules carreaux. On nous avait mis toute la faïence sur la table et quoique je m'attendisse à de la pauvreté, je frémis involontairement à la vue des trois assiettes ébréchées et disparates, et des tasses fêlées que, pour les faire reluire, on avait désespérément frottées. Nous dûmes approcher une boîte et une malle, car il n'y avait qu'une chaise, une berceuse trop basse pour la table et qui était sans doute le refuge où cette femme, avec son enfant sur son sein, goûtait la seule joie que rien au monde ne saurait ravir aux plus misérables et qui n'est jamais aussi pleine que pour celles-là, la joie suprême de la maternité ! . . .

Sans broncher, nous avons avalé l'insipide ragoût, une sauce aux pommes de terre plutôt, où la viande n'existait qu'à l'état de traces. Les tourteaux pâteux, mal cuits, durent passer avec

un breuvage noir d'encre, sans lait ni *douceur*, dont la pauvre femme voulut absolument corriger l'amertume en y battant un œuf !

—*On* est bien pauvre, vous voyez, disait-elle, mais ce n'est pas de notre faute !

—Non, elle a bien du cœur, ajouta la vieille, dont les petits yeux chassieux brillèrent un instant ; elle a défriché toute seule le champ de *patates* que vous avez vu. C'est une bonne femme !....

Quelques faciles questions nous apprirent bientôt la simple histoire de ces pauvres gens. Croyant bien faire on avait vendu les agrès de pêche et quitté les Îles, pour aller gagner de l'argent à Clarke City, sur la côte Nord. Mais on n'avait réussi qu'à manger toutes les économies, et, à bout de ressources, comme l'oiseau blessé retourne au nid, on s'était rembarqué pour l'Étang-du-Nord. Et tout était à recommencer. L'homme peinait dans une homarderie à la Grande-Entrée, et ne pouvait venir que le dimanche, rarement. Toute seule, la petite femme élevait les enfants et cultivait le champ. De temps à autre la grand'mère venait passer quelques jours avec sa bru, pour l'aider un peu.

—Ce n'est pas *de* notre faute, répétait la jeune femme, avec une insistance qui faisait mal, tandis que, feignant un appétit féroce, nous avallions avec héroïsme les tourteaux crus.

Je suis sorti de là le cœur serré et les yeux dans l'eau, mais content d'une occasion inespérée de faire discrètement la charité. Et pendant que notre petit cheval trottaït alertement sur le sable, je pensais que, pour ceux-là, les admirables falaises de sanguine et d'ocre, la mer si bleue, si belle, la verdure ardente des collines et les mignonnes fleurs sous les pas, toutes ces choses n'ont pas de voix, et ne sont que le cadre ironique d'une souffrance.

J'en suis à ces réflexions un peu pénibles quand, passé les eaux verdâtres d'une lagune, voici venir, au pas besogneux de petits chevaux secouant leur crinière à chaque effort, une longue procession de charrettes. Sous la vive lumière du midi éclatent les coiffes blanches et les tabliers de calicot bleu. Grâce te soient rendues. qui que tu sois, divinité propice, qui plaças les poètes sur le chemin du pittoresque ! le spectacle que l'on voulait à tout prix me cacher ! les femmes de l'Étang-du-Nord allant aux *coques* !

Elles sont deux, femmes ou fillettes, dans chaque charrette avec la *baille* (cuve) et le *pêche-coques*. Laisant les *chevals* à la conduite des ornières, les Madelinotes, caquetant comme de dignes filles d'Ève, tricotent des bas et des gilets sous le clair soleil qui élabousse ses rayons d'or sur les rayons d'argent des *brochures* (tricotages). Dans la mise proprette de ces femmes du peuple,

on sent le souci bien féminin de relever un travail considéré comme humiliant,—puisque, sur les autres îles, on vous dit avec un peu de mépris que seules, les femmes du Bassin et de l'Étang-du-Nord vont aux *coques*.

Pour moi—je l'ai dit déjà—je suis d'avis contraire, et dans un autre ordre d'idées j'ajoute que si, en ces temps de débâcle de la couleur locale, il y a encore du pittoresque en notre Laurentie, c'est certainement le défilé des femmes de l'Étang-du-Nord allant aux *coques* !

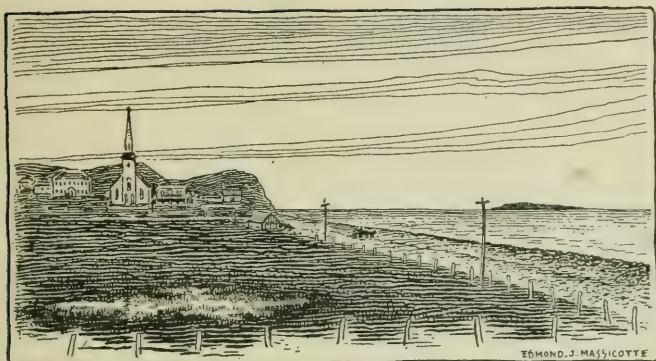
Maintenant qu'elles sont passées, je me retourne pour les voir s'engager sur la longue barre de sable nu qui les conduira aux *Araynes* humides où se cachent les mollusques convoités. Tout à l'heure, les attelages se disperseront au hasard, comme fleurettes sur pré, sur l'étendue vide du Havre-aux-Basques. Pieds nus et troussées jusqu'aux genoux, les pêcheuses épieront, sur la plage unie par le flux, l'imperceptible prise d'air qui décèle le bivalve au repos, à un pied de profondeur. Un vigoureux coup de *pêche-coques*, et dans l'émiettement du sable mouillé, paraîtra la blanche coquille que les enfants recueilleront pour la déposer dans la *baille*. Quand on aura ainsi *levé* une ample provision, les petits chevaux, toujours secouant la crinière, reprendront l'interminable chemin de la dune, berçant les Made-

linotes qui auront repris, elles, leur *brochure* et leur jasette.

Pour le moment elles s'en vont sous la pluie de lumière, et le mirage déjà les grandit, les double, allonge démesurément les jambes des chevaux, et je revois du point de vue opposé le tableau tout oriental qui m'a tant impressionné l'autre soir, là-bas ! Et ce sera la dernière image que j'emporterai de l'Étang-du-Nord : une vision de caravane marchant dans un désert de sable, sous la pâleur d'un ciel boréal, le long d'une mer déserte et bleue, criblée d'étincelles !.....



Le Haure-aux-Maisons



LE HAVRE-AUX-MAISONS

JADMIRE ce nom qui, tout simplement, raconte une origine. Il est clair, en effet, qu'à une certaine époque, de tous les havres de l'archipel, celui-ci seul avait des résidents, d'où : Havre-aux-Maisons.

Tandis que les Anglo-Saxons n'ont pu trouver pour leurs établissements que Nouveau-Ceci et Nouvelle-Cela, ou les ont affublés des oripeaux de la Grande-Bretagne, de la Grèce ou de Rome, les Français d'Amérique, ayant d'abord taillé large part aux saints du ciel, ont attaché aux lieux où

ils élisaient domicile des noms qui en expriment un peu— et quelquefois beaucoup—le charme et la beauté, qui en rappellent aussi l'histoire et les traits saillants.

On aborde généralement l'île du Havre-aux-Maisons par la Pointe-Basse—le cap Alright des Anglais—où il y a une anse de pêche et une demi-*demoiselle* coupée à pic, exposant au-dessus d'un beau quai, un énorme rétable de pierre grise. Deux milles de chemin nous conduisent à l'église, tout près de la Pointe occupée par les marchands et les entrepôts à poisson. Un étroit goulet, où entre la mer, sépare ici l'île du Havre-aux-Maisons de celle de l'Étang-du-Nord.

Gaufrés sur le velours ardent de trois *demoiselles* qui se tiennent comme par la main, le fin clocher et le toit rouge de l'église s'aperçoivent de très loin sur la Baie de Plaisance. Du balcon du presbytère, bâti à vingt pas du rivage, les matins sont délicieux et j'envie le vénérable curé qui, depuis vingt ans jouit du privilège d'y voir lever le soleil, un grand soleil d'océan, un soleil alchimiste qui fait de l'or avec de la pierre, de la lumière et du bleu marine ! Le premier matin que j'y passai, la mer était si calme qu'à peine discernait-on un léger frémissement perdu sur la face de l'eau. Au loin, l'Île-d'Entrée, haute et moutonnée, et l'Île du Havre-au-Ber, couchée en long dans l'eau claire. Décrivant un grand arc dont je

suis l'origine, la baie atteint le Cap-aux-Meules, un vieux sphinx au front gris, lavé de rouge, portant une calotte verte, d'un vert exagéré, d'un vert de jouet allemand. Sur le flanc d'une *demoiselle*, tout près du Cap, s'érigent le mât et l'antenne du sans-fil et dans le val, les yeux ne voient qu'un éparpillement de confetti, qui sont des maisonnettes, et des semblants de petits bois qui ont l'air de vouloir rapiécer la robe verte des *demoiselles*.

Lors des dernières tempêtes, la mer a craché des galets, bousculé de grosses roches, déplacé les bancs de sable ; le chemin de l'église est encore obstrué des dégâts de sa colère. Un mouton isolé broute les sablines succulentes poussées déjà dans le cailloutis. Il traverse lentement le chemin et vient paître le long de la clôturette blanche du cimetière, où des croix noires plongent leur pied vermoulu dans la cendre des vieux Acadiens d'autrefois, venus, après une vie errante de misère et de larmes, se coucher ici dans la paix, enfin ! Dans le champ voisin, des vaches pas encore bien réveillées ou déjà soûles, immobiles, regardent toutes du même côté, vers la mer où un pêcheur au loin, tout seul, *sonde au maquereau*. Autour de la *barge*, du bleu, du bleu partout, mais du bleu qui n'est qu'un trompe-l'œil et qui, à l'analyse se résout en reflets alternés de noir et de blanc. Mais de peur de les faire crouler,

n'analysons pas nos joies, surtout celles des yeux !...

Au moment où je vais rentrer, arrive devant l'église un pittoresque véhicule : un deux-roues soutenant une simple plate-forme, tiré par un petit cheval. Sur la planche nue, trois jeunes filles en robes bleues comme le ciel tendu sur leurs têtes. Elles portent jeunesse dans les yeux et missel dans la main... Ce sont les sœurs d'Évangéline, bien sûr !... Ne les dérangeons pas et allons déjeuner !...

.....

Le Havre-aux-Maisons est depuis longtemps le centre intellectuel des Îles, car, outre de belles et confortables écoles, il possède un modeste couvent de la Congrégation, où depuis quarante ans, de bonnes religieuses acadiennes étendent au milieu de cette vertueuse et lointaine population, l'œuvre admirable de Marguerite Bourgeoys. De ce couvent sortent toutes les institutrices en activité dans la région, sans compter les jeunes Madelinotes qui, éprises du sublime idéal religieux, ont fourni à la Congrégation Notre-Dame, des femmes de foi et de science, et porté bien loin de l'archipel les bienfaits de l'éducation chrétienne.

Je ne sais si le peuple canadien-français se rend bien compte de la dette accablante qu'il a

contractée envers Marguerite Bourgeoys et ses vaillantes émules, les fondatrices de nos ordres enseignants. Ma conviction profonde est que ce sont nos mères, qui ont tenu depuis trois siècles. Le pied au rouet et l'œil sur le berceau, ce sont elles qui ont empêché que notre race ne sombrât dans le grand anonymat anglo-saxon, qui nous ont gardé avec la foi bretonne et les chansons de France, ce beau sang pur, générateur de fierté, grâce auquel nous avons perpétué, presque seuls en cette vaste Amérique, une vigoureuse individualité ethnique. Si ce miracle de survivance est, jusqu'à présent, notre plus beau titre de gloire, qu'elle est lourde la dette contractée envers celles qui ont modelé, affermi et embelli l'âme de la femme canadienne! .

Le couvent vient d'être rebâti, en pierre, s'il vous plaît ! dans cet archipel où, sachant mieux qu'ailleurs que l'homme est un pèlerin sur la terre, on ne construit qu'en bois. De larges baies vitrées ouvrent sur la campagne vallonnée et sur le Golfe, de sorte que les acadiennettes nichées dans cette lumineuse volière peuvent à toute heure du jour voir la mer et l'entendre—condition nécessaire à leur parfait bonheur.

De peur qu'elles ne l'oublient, les bonnes religieuses leur racontent souvent l'histoire trempée de larmes qui est la leur. Elles leur apprennent à chérir le drapeau d'Acadie—les trois couleurs avec l'étoile mariale dans le bleu—et à

chanter l'hymne national qui, pour ce peuple martyr, ne pouvait être qu'un chant d'église : l'*Ave Maris Stella*. Aux heures de repos parfois, les rondes joyeuses s'interrompent, les petites lissent leurs cheveux en désordre, et par les fenêtres ouvertes l'on peut entendre la dolente chanson :

J'entends toujours la voix triste et plaintive
De nos aïeux les martyrs de Grand-Pré.

qui reporte déjà si loin en arrière, que ce crime, s'il n'était le chef-d'œuvre des crimes, serait depuis longtemps aux oubliettes de l'histoire. Deux siècles bientôt ! Et nul n'a oublié ! Le pardon toutefois est descendu dans les cœurs, et les petites, sans bien savoir qu'elles sont si grandement magnanimes, chantent le refrain :

Mais pardonnons, c'est Dieu qui nous l'ordonne !
Oui pardonnons, mais que le souvenir
Des jours amers jamais (*sic*) nous abandonne ;
Sur le passé, guidons notre avenir !

Oui ! petites acadiennes, pardonnez, mais souvenez-vous ! N'ayez pas honte de votre sang latin, de votre riche parler acadien, de vos simples atours et, pourquoi ne pas le dire, de vos vertus. Ne baissez pas votre tête brune, ni vos beaux yeux purs, devant les touristes Anglo-Saxons qui, parfois, promènent leur ennui sur vos îles, non,

jamais ! Ils tiennent en ce moment de l'histoire, la terre et la mer. Oui ! . . . Ils ont presque toute la puissance et presque tout l'argent. Oui encore ! . . . Mais aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, ils ont du sang sur les mains, et vous avez une palme dans les vôtres ! . . . De sorte qu'en véritable et minime justice, étant, eux, les fils des bourreaux, et vous, les filles des martyrs, c'est à eux, sans doute, de courber la tête ! . . .

.....

On m'avait dit tant de bien du Havre-aux-Maisons que je voulus, dès le premier jour, en prendre la physionomie. Promenade pleine de charme, où le paysage change à chaque pas ! Plus encore que sur les autres îles, les chemins, ici, se croisent et s'entre-croisent, tombant complaisamment les uns dans les autres pour attraper les maisons capricieusement semées au hasard des vallons et des coteaux.

Les petites maisons de bois des Madelinots ont souvent trois ou quatre pignons,—coquetterie pas bien française !—et leurs bonnes figures presque humaines regardent les quatre coins du ciel des yeux toujours veillants de leurs fenêtres. Malgré l'évident pullulement des petits Madelinots, le logis est généralement exigü ; il comprend un corps principal et une petite annexe—le tambour—qui est à la fois la cuisine et la salle

où l'on vit. Or, oyez la curieuse histoire ! Aux Îles de la Madeleine il arrive que lorsque les Madelinots ont vingt ans, ils laissent généralement prendre leur cœur dans les filets de quelque jolie Madelinote et que, aimant d'amour tendre, ils s'ennuient au logis ! Un bon soir, en revenant de la pêche, la main sur le moteur et l'œil lointain, le grand gars tient au père ce langage ou quelque chose d'approchant :

—Papa, quand la pêche sera finie, je voudrais demander Aubéline à Alphé. J'ai bien travaillé, hé ! depuis sept ans ? Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

—Suis ton goût, mon garçon ! C'est une bonne fille !

—Qu'est-ce que vous pourrez me donner ?

—Tu as toujours été un bon garçon, Fortuné, je te donnerai la moitié de *la prée* avec le tambour !

Et l'hiver venu, il y a grand *mess* chez le père Ben. Et quand les pâtés, les tartes, les *cakes*, les tourteaux blancs sont disparus comme neige au soleil, que les *Bassiniers* du Havre et les gens de la Vernière sont rentrés chez eux par les chemins de glace sur la Baie de Plaisance, c'est une autre histoire ! Aidé des voisins, le père Ben et son gars *décollent* le tambour de la maison, mettent sur des rouleaux le susdit tambour que les chevaux ont tôt fait de tirer à

l'autre bout de *la prée*. Les blessures des deux habitations sont vite pansées avec de la planche d'*haricot* (pruche) et—l'on sait combien le bonheur est facile à loger—le jeune ménage s'installe dans la minuscule demeure. Voilà comment, quelquefois, au Havre-aux-Maisons,—et ailleurs aussi—s'opère la multiplication des logis, par fissiparité, comme chez les microbes !

Lorsque les marmots commenceront à arriver du pays bleu d'où ils contemplaient, par en-dessus, l'Éden de la Madeleine, lorsque le pêcheur, à force de travail, aura tiré de la mer quelques centaines de piastres, il adjoindra à son tambour un corps de logis plus confortable. L'homme et la femme vieilliront, *par les petits*. Les enfants grandiront. Et vingt ans plus tard, la suite identique des phénomènes se reproduira avec la précision des gestes appris. Un jeune Madelinot verra son cœur pris dans les filets d'une jeune Madelinote. Un soir, en revenant de la pêche, la main sur le moteur et l'œil lointain, le grand gars, etc., (Voir plus haut). Et c'est pourquoi il y aura toujours des tambours migrants au Havre-aux-Maisons !

Je me suis même laissé dire que là-bas, le tambour est considéré comme une sorte de bien meuble au même titre qu'un cheval et qu'un *cab-à-rouet* ! Des malins prétendent aussi—mais ce sont des gens du Havre, qu'il ne faut pas

croire !—que les pêcheurs de la Grande-Entrée viennent acheter des tambours au Havre-aux-Maisons. Le marché conclu, on met l'emplette sur la glace de la Baie d'En-Dedans par un fort vent de *soroît* et..... le tambour se rend tout seul à la Grande-Entrée—vingt-deux milles ! Est-ce moi qui ai dit que les Acadiens ne sont pas loustics ?

.....

Sur les champs, devant les portes, sèchent de longs cordages, plusieurs fois repliés sur eux-mêmes, indiquant à la fois le déclin du homard et le voisinage de la mer. Et tout d'un coup, là voilà, la mer, qui étincelle entre deux mamelons, présentant au soleil des milliers de petits miroirs où le vieux beau se reconnaît, s'admire et se multiplie. Nous montons un raidillon, et devant nous se déroule une grande savane broussailleuse parcourue de chemins sinueux qui s'en vont vers les anses de pêche au travers des aîrelles et des ciriers. L'île du Havre-aux-Maisons finit réellement ici. Au-delà commence la Dune-du-Sud, longue de vingt-deux milles, large d'un mille ou moins, qui se rétrécit graduellement et se prolonge jusqu'à joindre presque la Grande-Entrée. Les lignes de dunes jetées par le vent y alternent avec des dépressions longitudinales devenues, avec les siècles, d'étroites tourbières humi-

des—dites *sayons* dans le pays—où les Madelinots vont cueillir les *plaquebières* et les *mocôques*. Les dunes centrales sont plus ou moins couvertes de conifères nains, de genévriers souffreteux, de raisin d'ours, de corèmes et de *goules noires*. Celles qui bordent immédiatement le littoral sont presque dénudées, et seuls, l'élyme des sables, les pois de mer et quelques bouquets de soude en corrigent l'effrayante aridité.

Aventurés un peu loin sur la Dune-du-Sud, un ensemble de sensations nouvelles nous assaillent. L'absence d'oiseaux et d'animaux, l'air miséreux de la végétation, le sable implacable qui étouffe tout, jusqu'au bruit menu des pas, les *buttoreaux* chauves se poursuivant comme les pas du vent sur la plage, tout cela compose une atmosphère hostile, opprimante, infiniment ! et l'on en vient à bénir comme des amis très chers, les deux ornières indistinctes, fils d'Ariane qui, dans ce désert, nous rattachent au monde habité.

A la naissance de la Dune-du-Sud, et du côté du large, se blottit sous les rochers gréseux, un poste de pêche aussi fréquenté que pittoresque. J'y suis passé par un beau dimanche ensoleillé, alors que l'îlot de la Cormorandière au loin, saillait en clair sur l'horizon de mer, et que toutes les *barges* et tous les *bottes* s'allongeaient sur le sable, comme de grands poissons ouverts et vidés. Les tables à *piquer* la morue, les paniers,

les cuves, le tonneau pour recueillir les foies, tout dormait sur la grève sous l'averse de rayons, dans l'absolu repos dominical. Par centaines, les *cages* à homard, encore remplies de *chancres* (crabes) et de *bourlicocos* (coquillages spiralés), secs et blanchis, s'empilaient au bord du chemin et sur les petits caps de grès rouge. Partout traînaient les *boeilles* et les *picaces* désormais inutiles.

Les petites *salines* à toit pointu, serrées de biais, les unes contre les autres, le long du chemin sablonneux, donnent au poste de pêche de la Dune-du-Sud l'air d'un village en miniature bâti pour des nains. Mais voici que s'avancent, endimanchés, trois pêcheurs venant par ce bon soleil flâner autour de leurs *bottes* et déguster la petite bière de *chenève* que débite subrepticement à des amis, le marchand de l'endroit. Du coup, et pour jamais, l'hypothèse du nanisme tombe d'elle-même ! Les hommes du Havre-aux-Maisons sont *hauts*, remarquablement *hauts*. En un siècle plus panaché que le nôtre, ceux-ci eussent pu devenir de superbes d'Artagnan et d'étonnants Lagardère. Le nord-est qui soufflette sans cesse les visages madelinots y sculpte parfois des masques terribles ! Ces trois hommes par exemple, malgré tout ce que je sais de la douceur de leurs mœurs, ont vraiment l'air bravo, et pour peu que le couteau à morue voulût bien s'allonger en rapière, ce seraient Athos, Porthos et Aramis !

Ayant flâné, musé tout autour du Havre-aux-Maisons, nous revenons vers le soir, par les délicieux lacis des chemins de fortune, tantôt sur le dos des buttes, tantôt au creux des vallons, perdant rarement de vue la mer tranquille. Nous percevons maintenant entre les croupes tronquées des caps, les lambeaux triangulaires de la gaze violette ou nacarat dont elle se voile pour son repos. Les petites maisons éparses s'endorment dans la paix qui gagne de proche en proche. Quelques cris d'enfant s'espacent graduellement, dernières lueurs de la vie d'un jour qui s'éteint. Sur le sommet de la Butte-Ronde, tout contre la mer qu'on ne voit pas, la grande croix s'efface du ciel, la grande croix qui, tout le jour, regarde peiner les hommes sur les sillons mouvants de la mer, la grande croix sur laquelle leurs âmes et leurs yeux convergent, lorsque le gros temps les surprend sur les fonds de pêche et secoue leurs *barges* comme des palourdes vides.

Et maintenant que la grande lumière est vaincue, l'autre lumière vient dorer le velours noir de la nuit. Là-bas, au-dessus de la colline, une étoile, silencieusement, entre dans le ciel. A l'orbite d'une fenêtre lointaine, une lampe s'allume, puis une autre, éclairant comme des yeux les figures fatiguées des maisons.

Un cri strident qui déchire le silence ! Le vapeur *borgote* à la Pointe-Basse, clamant qu'il

achève d'engloutir dans sa cale les barils de maquereau et les boîtes de homard, et que les voyageurs pressés peuvent commencer à se bercer de quelque espérance... à moins cependant que l'équipage ne décide d'aller faire un somme, auquel cas, bonnes gens qui pensiez coucher au Cap-aux-Meules ce soir, redescendez la passerelle, remontez en charrette ou en *cab-à-rouet*, et retournez chez vous pour la nuit!... Mais ne dormez que sur une oreille!.....

Comme les soucis du départ ne nous intéressent pas encore, rentrons!...

.....

C'est aujourd'hui dimanche, et la fête de l'Assomption—la fête nationale des Acadiens. Il n'y a pas eu de messe au Havre-aux-Maisons, car le prêtre qui dessert la paroisse en l'absence du curé, est allé porter aux isolés de la Grande-Entrée, qui n'ont pas vu de soutane depuis quatre mois, le réconfort de la parole de Dieu et du Pain de Vie.

Une Assomption sans messe en Acadie devrait être un jour sans soleil, et cependant il fait une adorable journée d'été, un dimanche recueilli, où les *barges* se reposent, le nez au sable. A dix pas, sur les *vigneaux*, la morue, ventre ouvert, rissole doucement... Il semble que le Havre-aux-Maisons soit mort ou dans le coma! Erreur!

Vers le midi, une rumeur a circulé. Est-ce le téléphone ou le charitable office des dames ? Toujours est-il que, sur les deux heures, de tous les chemins, débouchent des *cabs-à-rouet*, des charrettes, des piétons, qui tous convergent sur l'école Saint-Joseph où l'on va, paraît-il, fêter l'Assomption.

L'initiative a été prise par un enfant de l'île établi dans la vieille province, Paul à Jean au défunt Paul, en vacances dans sa famille, et que cette détresse du troupeau sans pasteur, en un pareil jour, a ému. L'école Saint-Joseph est grande, bien habillée de bardeaux depuis le haut jusqu'au bas, peinte en gris, volets verts, bien meublée. Elle s'érige presque au centre de l'île, sur une butte d'où l'on voit la valse figée des *demoiselles*, le scintillement des badigeons et, sur la mer, loin, très loin, l'Ermite de l'Archipel, l'Île-d'Entrée, qui ferme magnifiquement un paysage sicilien.

Dans l'ombre du grand bâtiment, le long de la clôture, sur le chemin, partout, les voitures sont rangées. Madelinots et Madelinotes causent par groupes, les vieux ensemble, les jeunes aussi. Bien que la température soit simplement agréable, presque tout le monde souffre de la chaleur qui, du consentement général, est atroce. Toujours bien en laine, héréditairement adaptés aux vents glacés qui sont de toutes saisons, les

gens de mer s'écroulent au moindre sursaut du thermomètre. A 62° F., je les ai vus complètement anéantis, incapables de travailler sérieusement, quand, pour ma part, j'aurais hésité à quitter le gilet de laine.

La fête tarde à commencer, mais par tempérament, les Madelinots ne sont pas pressés. Ils jouissent de se voir, se racontent les menues choses dont est tissée leur simple vie, et qu'ils n'ont pu ce matin, échanger sur le *perron de la messe*. Enfin, la porte s'ouvre, une main agite la cloche et l'on se précipite. Paul à Jean, *haut* comme son père, et remarquable de verbe, ouvre l'assemblée en demandant l'hymne national. Le maître chantre est là. Il se hisse avec sa femme et sa fille, sur la troisième marche, et d'une voix solide entonne l'*Ave Maris Stella*. Le chœur est menu, trop menu, mais combien touchant le religieux respect qui tient tout le monde, ceux de l'intérieur, et les autres qui n'ont pu entrer, mais dont on aperçoit les têtes attentives dans l'embrasure de la porte.

Je songe à ce moment, qu'en cette fête de l'Assomption, il y a dans les églises citadines de grandes parades musicales. Des voix payées et qui, hier, chantaient quelque couplet leste dans les temples du plaisir, tonitruent aujourd'hui de prétentieuses messes mariales. Mais leur impérieux tam-tam frappe en vain à la voûte des

églises. La Vierge Marie est ailleurs ! Elle est ici, avec son nimbe d'or et son manteau bleu, les pieds sur les volutes blanches du nuage triomphal, prêtant l'oreille de son cœur aux braves Madelinots qui, pour lui plaire, redisent d'une voix rouillée par l'embrun, l'hymne millénaire, congéniale à leur âme simple, dont la prosodie courte et pleine, hausse la mélodie jusqu'à en faire l'une des plus éloquentes supplications dont soit capable le rythme humain.

Amen ! Les vieux ont remis leur casquette. Sur la marche du seuil, Paul Hubert est monté, un peu ému. Parce qu'il a été de longues années sevré de la poésie de ses Îles, il en goûte maintenant le charme subtil. D'autre part, l'étude et les voyages lui ont donné la fierté de race, et c'est plein de tout cela qu'il s'adresse, lui, très jeune, aux gens du Havre-aux-Maisons, ses oncles, ses cousins à tous les degrés, ses frères et ses sœurs, massés devant lui, à ses côtés, sur l'herbe, et jusque sur le chemin. Des femmes avec un bébé sur chaque bras le touchent presque et le regardent avec de grands yeux où il y a un peu d'orgueil. L'orateur ne tarde pas à s'animer sous le feu de tous ces regards qui le couvent : quand le cœur est là, vibrant, et que les âmes rendent un même son, on arrive vite, et sans la chercher, à la véritable et meilleure éloquence.

« Nous sommes de pauvres pêcheurs, qui n'avons que le dimanche pour nous reposer et nous réunir. Nous n'avons pas comme nos frères du Canada, des fanfares joyeuses pour égayer notre fête nationale. Aujourd'hui, malheureusement, nous n'avons pas de pasteur, mais j'ai pensé que nous ne pouvions laisser passer l'Assomption sans rappeler le souvenir des aïeux, des martyrs de Grand-Pré. »

Et pour la centième fois, après tant d'autres, le jeune Acadien reprend pour ses compatriotes du Havre-aux-Maisons l'affreux récit que Longfellow, loyalement, a fait au monde entier dans une œuvre immortelle, et dont le temps qui efface tant de choses, n'a pu encore émousser l'horreur. Il évoque la vie paisible des ancêtres aux vallons d'Acadie, leurs grands domaines taillés dans les *prées* saumâtres de la Baie Française, leurs vertus et leur bonheur. Puis, c'est la guerre interminable dont l'Acadie est à la fois le théâtre et l'enjeu, les traités, les serments, les convoitises, les anxiétés, les souffrances. C'est enfin le crime sans nom, et le petit peuple qui monte au Calvaire !... Le feu, le sang, les larmes !... La fuite, sur les lointains océans, des vaisseaux de bois chargés de chair humaine, l'affreuse odysée sous les ciels d'exil !.....

Ces fillettes en indienne rose, aux cheveux sur les épaules, et qui ont apporté avec le rayon-

nement de leur jeunesse, un bouquet de phlox ; ces enfants aux yeux dolents et qui écoutent bouche bée ; ces vieux, accroupis sans façon le long du mur, un bâton de verne à la main, tous n'ont dans les veines que du sang de proscrit. Et au silence presque mortel qui règne parmi eux tous, l'on sent bien que, dans l'obscur région de l'âme où dorment les atavismes profonds, des images apâlies se régénèrent qui étreignent les cerveaux, font battre les cœurs plus vite et ravivent des colères lointaines : foyers qui flambent, baïonnettes qui luisent, orphelines qui pleurent sur des tombes méprisées.

Mais l'orateur ne laisse pas ses auditeurs sous cette impression pénible. Le passé est horrible et sanglant, le présent est beau comme toutes les aurores.

« Nous sommes patients. Plus que tout autre peuple nous avons été associés à la passion du Christ. Chassés de rivage en rivage, peuple d'agneaux, nous avons partout cédé la place au loup. On nous a pris et repris nos terres, on nous a pris nos richesses, on nous a pris nos enfants, mais il est deux trésors que l'on n'a pas pu nous prendre, parce qu'ils tenaient au domaine inviolable de l'âme : notre langue française et notre foi catholique ! »

Et avec un orgueil très légitime et très touchant, Paul Hubert inventorie en détail ces

deux grandes richesses nationales, donnant à ses compatriotes une magnifique leçon de fierté. Paul à Jean a conquis complètement le cœur du Havre-aux-Maisons. Je lis cela en grosses lettres sur la figure d'un vieux pêcheur qui écoutait tout à l'heure, un croissant d'ombre sur les yeux, et qui est venu serrer la main du jeune homme, comme il descendait du seuil après une bonne heure de causerie familière.

Mais avant de quitter sa tribune d'occasion, Paul à Jean a présenté un autre orateur, un Acadien de Salem de passage sur les Îles où il est né, et dont l'amusante faconde fait s'écraser les Madelinots pour ne rien perdre. Il parle un français où les particularités du dialecte acadien voisinent avec de terribles anglicismes, le tout servi avec une assurance d'outre-quarante-cinquième, beaucoup de gros bon sens et un très ardent patriotisme.

Salem fut l'un des remous où se rassemblèrent les épaves errantes du Grand Dérangement. Après deux siècles de souffrances et d'épreuves, les Acadiens y sont demeurés nombreux et se souviennent. Je ne résiste pas à l'envie de résumer en quelques lignes une anecdote du Salemois, anecdote charmante qui appartient à la tradition orale et où reparait, légèrement modifié, le thème célèbre d'Évangéline.

Le héros de l'histoire est l'ancêtre des nombreuses familles Dugas de Salem. Déporté avec

ses compatriotes, Dugas, dans le désordre de l'embarquement, se trouva séparé de sa femme Julie. Dirigé d'abord sur Boston, parqué ensuite à Salem avec un groupe d'infortunés, Dugas, comme les autres, y mangea le pain de la misère dans le French Borough. Mais le pauvre homme, naturellement affectueux, ne pouvait se faire à la séparation d'avec sa Julie ! Animé d'un vague espoir, il se mit à parcourir les bourgs de la Nouvelle-Angleterre, répétant inlassablement au seuil de chaque porte, la seule phrase anglaise qu'il eût apprise :

—*Did you see my Julie ?*

Personne, hélas ! n'avait vu sa Julie, et les Puritains, au lieu du pain du cœur que cherchait le malheureux, garnissaient son bissac de croûtons. Toujours marchant, ayant franchi des centaines de milles à travers monts et forêts, croisé des détachements de soldats, Dugas atteignit le lac Champlain et descendit le Richelieu. Il entendait maintenant parler sa langue, et à tous les forts, à tous les postes militaires, à toutes les maisons aussi, il se disait, en regardant avidement par les portes ouvertes :

—Elle est peut-être ici !

Et bravement, son grand chapeau à la main, les genoux un peu ployés par l'habitude de la route, il posait l'éternelle question :

—Avez-vous vu ma Julie ?

Toujours la même réponse, brève et désespérante. Un jour cependant, il pénétra dans la cuisine d'une grande maison de pierre au bord de la rivière. Une femme, lui tournant le dos, les bras enfarinés, pétrissait dans la huche.

—Avez-vous vu ma Julie ?

La femme se retourne, regarde le mendiant et pousse un cri :

—Ah ! Sainte Vierge ! C'est toi, Jacques ?

—Ah ! ma Julie ! ma Julie !

Grand émoi dans la maison ! Le fermier et sa femme, les enfants en nombre, entourent les deux Acadiens qui s'embrassent, s'enfarinent, rient et pleurent !

Recueillie par cette famille canadienne, Julie attendait, elle aussi, le cœur veillant, l'heure de Dieu. Pour des raisons difficiles à justifier, les deux heureux époux sont retournés à Salem, où ils ont fait souche comme l'on sait.

L'assemblée du Havre-aux-Maisons fut mise en liesse par ce récit qui, soit dit en passant, pourrait fournir le schéma d'un bien joli roman à un écrivain capable de s'intéresser à d'autres types qu'à des fous ou des criminels. Derechef, les chanteurs remontèrent à leur tribune, et cette fois nous eûmes l'*Évangéline* chanté par trois voix mâles au travers desquelles passait le filet discret d'une voix de femme :

ÉVANGÉLINE

Je l'avais cru ce rêve du jeune âge
Qui souriant, m'annonçait le bonheur ;
Et confiant en cet heureux présage,
Mes jeunes ans s'écoulaient sans douleur.

Deux voix

Il est si doux au printemps de la vie,
D'aimer d'amour les amis de son cœur,
De vivre heureux au sein de la Patrie
Loin du danger, à l'abri du malheur (*bis*)

Refrain

Évangéline ! Évangéline !
Tout chante ici ton noble nom !
Dans le vallon, sur la colline,
L'écho répète et nous répond :
Évangéline ! Évangéline !

Qu'ils étaient beaux les jours de notre enfance,
Cher Gabriel, au pays de Grand-Pré,
Car là régnaient la paix et l'innocence,
Le tendre amour et la franche gaieté.

Deux voix

Qu'ils étaient doux, le soir, sous la charmille,
Les entretiens du village assemblé,
Comme on s'aimait, quelle aimable famille
On y formait sous ce ciel adoré (*bis*) *Refrain*

Là, les anciens devisaient du ménage,
Avec amour contemplaient leurs enfants
Qui réveillaient les échos du village
Par leurs refrains et leurs amusements.

Deux voix

La vie alors, coulait douce et paisible,
Au vieux Grand-Pré, dans notre cher pays,
Lorsque soudain, notre ennemi terrible,
Nous abreuva de malheurs inouïs (*bis*) *Refrain*.

Hélas ! depuis, sur la terre étrangère,
J'erre toujours en proie à la douleur,
Car le destin dans sa sombre colère,
M'a tout ravi : mes amis, mon bonheur.

Deux voix

Je ne vois plus l'ami de mon enfance,
A qui j'avais juré mon tendre amour,
Mais, dans mon cœur, je garde l'espérance
De le revoir dans un meilleur séjour (*bis*) *Ref*.

Comme il y a un couvent au Havre-aux-Maisons, tout le monde ici sait par cœur cette simple cantilène. Malgré sa rhétorique un peu laborieuse, il faut bien qu'elle réveille quelque chose au fond des âmes, puisque je vois les lèvres de ceux qui ne chantent pas répéter tout bas :

Évangéline ! Évangéline !

Il y a quinze jours à peine, le même chant, puissamment intensifié par la magie d'un décor à souhait, m'a profondément remué aussi. Des jeunes gens de la Pointe-Basse, venus passer le dimanche au Havre-au-Ber et s'en retournant vers le soir, nous offrirent aimablement le passage. Voulant profiter de la soirée si belle pour leur faire un bout de conduite, leurs amis et connaissances chargèrent un autre *botte* et, vogue gaiement sur la Baie de Plaisance !

Un beau couchant avait calmé la mer pour s'y mirer à l'aise et tous les pétales de la rose des vents se livraient voluptueusement aux ardeurs du rouge : rouge violent des falaises éclairées par la tranche, rouge d'agonie de la lumière dans le linceul des nuages, rouge imposé à la moire des eaux tremblantes. Seul, l'orient, ouvert sur l'Atlantique enténébré déjà, échappait au magique pinceau, et de ce côté, l'œil ne rencontrait qu'un grand pan de bleu sombre qui chutait dans le noir.

Un câble fut jeté et les deux bateaux glissèrent de conserve, leurs deux petits mâts fraternisant sur le ciel et sur l'eau. Une voix de femme s'éleva à la proue, chantant l'*Évangéline*. Bien-tôt, au refrain, toutes les voix concertaient :

Évangéline ! Évangéline !
Tout chante ici ton noble nom !
Dans le vallon, sur la colline,
L'écho répète et nous répond :
Évangéline ! Évangéline !

Le halètement du moteur fut couvert. La terre s'éloigna, nous laissant seuls au beau milieu de la baie. L'illusion grandissante devint bientôt complète. Nous avions rêvé deux siècles d'histoire ! Ce fallacieux incendie, là-bas, c'était celui de Grand-Pré ! Nous étions des proscrits d'Acadie fuyant la baïonnette anglaise, cherchant un rivage hospitalier. Le Cap-aux-Meules, devant nous, était vierge encore, sans doute. A la proue, cette jeune fille qui chantait si clair :

Qu'ils étaient beaux, les jours de notre enfance,
Cher Gabriel, au pays de Grand-Pré !

c'était Évangéline en pleurs, cherchant son fiancé !...

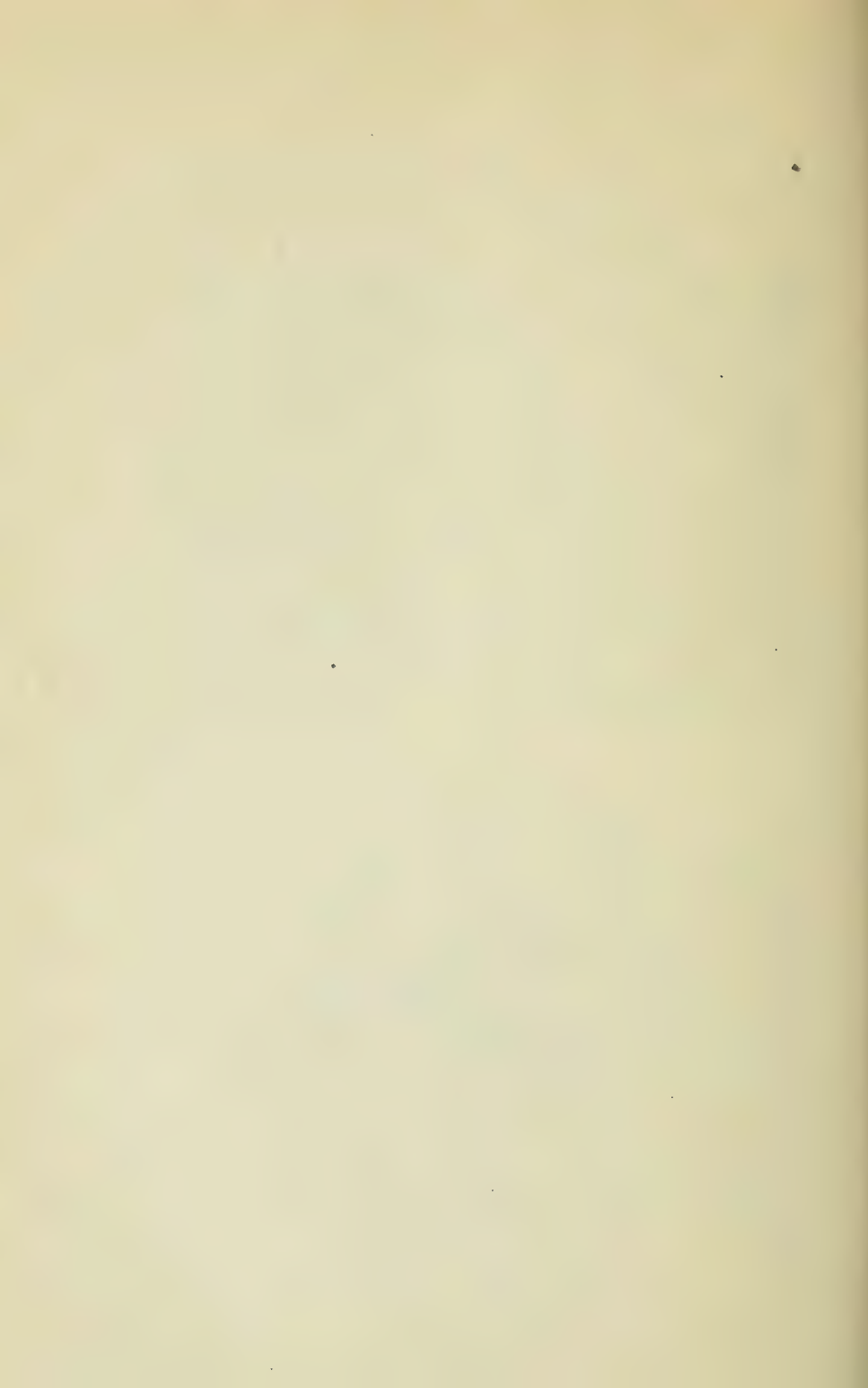
.....

La fête va finir. Ces bons fils se souviennent de leur pasteur et père, souffrant sur un lit d'hôpital et, avant que de se séparer, on rédige un message que le sans-fil tout-à-l'heure portera d'un bond par-dessus la mer, les forêts et les fleuves, jusque dans la chambre du malade, aux pentes du Mont-Royal : « Paroissiens Havre-aux-Maisons réunis école Saint-Joseph Assomption envoient hommages vœux prompt rétablissement. »

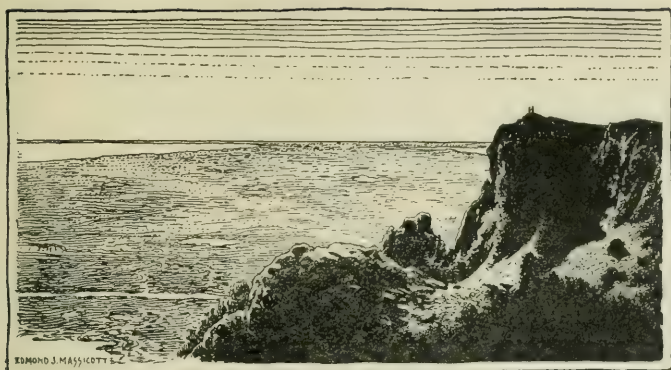
Le soleil baisse et rase maintenant le sommet des *demoiselles*. Un à un, à regret, les *cabs-à-*

rouet et les charrettes s'écoulent par le réseau des chemins, du côté de la Dune-du-Sud, du côté du Barachois, vers l'église de la Pointe-Basse. Demeurés seuls, quelques hommes maintenant abordent Paul à Jean et lui glissent discrètement des pièces blanches pour payer le radiogramme. Ils s'en vont à leur tour, et je puis à mon aise serrer la main de mon ami, le féliciter d'avoir voulu, un peu pour moi, réunir ses chers Madelinots sous le drapeau d'Acadie, pour verser encore une larme sur les malheurs des aïeux, pour regarder avec confiance et détermination l'avenir qui, pour ce peuple marqué de Dieu, est une marche à l'étoile !....





La Grande-Entrée



LA GRANDE-ENTRÉE

MATIN gris, pluie gluante et fine qui rabat la lumière et la joie... mais nous partirons tout de même. Déjà sur le sable de la Pointe-Basse notre *barge* est prête, le moteur dûment graissé, la malle et les appareils arrimés au milieu. Il faut endosser le ciré et coiffer le surôit, car il y a du *clapotis* et ça va *washer* avec le vent *debout* !...

Les Madelinots, secourables d'instinct, sont toujours là sans qu'on le leur demande, s'il y a une *barge* à pousser en mer ou à haler à la côte.

Les voici qui descendent à grands pas. Allons ! Hop ! Ensemble ! la *barge* crisse sur le sable, lave son fin nez de bois dans la succession des vagues accourantes, et bondit, libre, sur les flots gris.

—Bon voyage !

—Merci !

Ephrem est au moteur et Paul, ex-pêcheur en qui remonte au galop le naturel chassé, tient le gouvernail. Brassée par le vent, la mer est déjà grosse, et il ne sera pas prudent, dans cette coquille de noix, de s'aventurer sur le Golfe. Mieux vaut contourner le Havre-aux-Maisons, passer le Goulet, et voguer sur la Baie d'En-Dedans, à l'abri du vent, entre les deux longues dunes, vers la Grande-Entrée—l'île Coffin des Anglais.

C'est un trajet de quatre à cinq heures pour une petite embarcation. La Baie d'En-Dedans, peu profonde, est couverte à cette saison d'une prairie submergée d'*arbe-outarde* (zostère) dont les longues feuilles rubanées atteignent la surface, et, continuellement bouchonnent et stoppent l'hélice. Il faut qu'à tous les quarts d'heure, maître Ephrem, à plat ventre sur la *tille*, joue du crochet dans les ailerons de cuivre. Malgré ces impédiments, nous allons bien, au rythme précipité des explosions, silencieux sous la pluie et l'embrun, envoûtés par la monotonie des deux dunes qui s'allongent, sans

fin ! Deux ou trois fois nous croisons d'autres *barges* revenant de la Grande-Entrée. Immobile à la proue de l'une d'elles, une femme, sans parapluie sous l'averse, serre un bébé sur son sein. Où va-t-elle par ce temps ? Au médecin peut-être, pour cet enfant... Y a-t-il ciel mauvais à l'épreuve des mères ?...

Vers onze heures, nous sommes au Détroit. Une cabane de pêcheurs, déserte, se montre dans le hérissément des typhas. Personne à bord ne connaît suffisamment les sinuosités de l'étroit chenal, de sorte que nous tirons des bordées de tous côtés, fauchant l'*arbe-outarde* dont les débris viennent flotter sur l'eau et jalonner en zigzag le sillage derrière nous. Un *botte* chargé d'hommes nous dépasse. Des sourires narquois s'ébauchent sous les suroîts. Tout à l'heure quand nous serons au milieu d'eux, nous leur ferons avouer ingénument qu'à notre allure incertaine ils nous ont pris pour des hommes *en bière* !

A peu de distance du Détroit, sur la gauche, surgit du sein des sables, la Pointe-au-Loup, un reste de grès rouge, coiffé de verdure, piqué de points blancs qui sont les maisons de quelques pêcheurs. Cette île n'en est plus une, ne touchant à l'eau que par deux côtés.

Vers deux heures, affamés et grelottants, nous sautons sur le quai de la Grande-Entrée, au

milieu des homarderies et des constructions de bois jetées pêle-mêle sur la plage dans le plus pittoresque désordre. A la recherche de la pension du lieu, nous allons d'arrache-pied, dans le sable jusqu'aux chevilles, entre les logis surpeuplés pour la saison de pêche. Après ces cinq heures de suroît et de *washing*, il fait bon se chauffer à l'abri et croquer les tourteaux blancs de l'hôtesse. Bientôt réconfortés, nous nous acheminons pédestrement vers le presbytère inhabité dont nous avons la clef, et qui sera notre quartier-général pour une semaine.

La Grande-Entrée est le meilleur havre des Îles de la Madeleine pour les navires de moyen tonnage. Et cependant, un fort vent du sud-ouest peut empêcher le paquebot d'entrer ou de sortir, et exercer la patience de ceux qui ne sont pas Madelinots par naissance ou par tempérament. L'île est occupée partie par des Acadiens—ils y ont une église mais pas de prêtre résident—partie par des Anglais cantonnés à la pointe de Old Harry. Ces Anglais, spécialisés dans la pêche du homard, travaillent jour et nuit durant le mois qu'elle dure, mais ne font plus rien le reste de l'année. Ils ont un temple et un ministre, et l'île entière fut réservée par le premier seigneur, l'Amiral Coffin, pour le soutien de l'Église anglicane.

Au-delà de Old Harry, que les Acadiens nomment souvent la Grande-Échouerie, s'égrène le chapelet d'îlots partiellement enlisés, que Champlain avait plus particulièrement en vue quand il donna aux Îles de la Madeleine ce beau nom : Les Râmées. Ce sont : la Grosse-Isle, le Cap-Nord, l'île du Cap-de-l'Est et d'autres de moindre importance.

Dès qu'à la fenêtre du presbytère, au travers du rideau de verres, parut un filet de lumière, les bonnes gens de la Grande-Entrée, depuis quatre mois privés de la présence du prêtre, commencèrent d'arriver un à un, comme les phalènes autour d'un réverbère. Ils entraient timidement, s'asseyaient dans la grande cuisine où nous préparions nos récoltes de spécimens. Au bout d'une heure, il y en eut une quinzaine, parlant peu, fumant encore moins, mais contents de voir et d'entendre des religieux, et paraissant s'intéresser énormément à leur travail. Il me souvient d'un grand acadien à l'œil doux, notant dans un carnet les vocables botaniques plus ou moins barbares qui passaient dans notre conversation. Il avait remarqué, sans doute, notre pénurie de papiers sécheurs, car, le jour suivant, nous trouvâmes à la barrière du chemin, un paquet de vieux journaux portant son nom. Bonne âme de Madelinot ! Cette avidité de savoir, m'a été une surprise dont je ne suis pas encore

revenu et qui devait redoubler quand, le lendemain, je vis mon guide, à genoux dans le sable derrière un bouquet de saules, écoutant nos discussions et prenant des notes !... Mais n'anticipons pas.

Pour des naturalistes, le Cap-de-l'Est et sa dune avaient des attraits fascinateurs. Aussi, le premier beau temps nous mit en route dans la charrette de William Chevvari. Chevvari (Etchevari) est un petit homme d'origine basque, un peu mélancolique, intelligent et bon, et qui nous fut un excellent guide.

Il fait clair, un peu froid. Bien en laine, nous n'y pensons pas. La Grande-Entrée, que nous traversons dans toute sa longueur, ne nous paraît pas faire les mêmes frais de coquetterie que ses sœurs de l'archipel. Est-ce une impression due à sa topographie plus sauvage ? On la dirait pillée, exploitée avec rage et sans amour, comme un bien dont on n'a que l'usufruit. En chemin nous passons à la Pointe-aux-Morses, dont l'oncle Ben nous disait merveille, hier soir, sous le nom quelque peu obscur de *Sicopotte* (Sea-Cow-Point) ! Des blocs de grès rouge, usés en table jusqu'au niveau de la basse mer, forment en cet endroit des *échoueries* fréquentées jadis par les troupeaux de morses qui hantaient le Golfe Saint-Laurent. Il appert que les boucaniers qui faisaient alors cette chasse prohibée, ancrèrent leurs petits voiliers dans la Baie du Cap-de-l'Est, après

leur avoir fait subir un savant camouflage, abattu les mâts, et garni le pont d'épinettes et de vernes.

Entre la Baie du Cap-de-l'Est et la Pointe-aux-Morses, l'île est étranglée, et un sentier battu par la contrebande de deux siècles mène de l'une à l'autre. Les chasseurs armés de piques coupaient donc au plus court, et surprenaient, au repos sur l'*échouerie*, les puissants amphibies qu'ils chassaient devant eux par le chemin qui les avait amenés eux-mêmes, jusqu'au lieu du carnage—le bord d'un étang saumâtre aux trois quarts entouré de rochers boisés.

—Grattez la terre, là-bas, nous dit Chevari, et vous *sauverez* des dents de vaches marines tant que vous en voudrez !

Le chemin tracé et élargi par les morses allant à la boucherie se voit encore distinctement, de même que l'on aperçoit, de la route, le repaire presque fermé des contrebandiers, coin sauvage et romantique, qui fait songer aux créations fantastistes de cet animalier du roman anglais, le capitaine Mayne-Reid. Après ces hécatombes continuelles, faut-il s'étonner que l'histoire du bison des prairies se soit répétée, et que le morse sans défense ait disparu pour toujours des eaux de la Madeleine et du Golfe Saint-Laurent. Aujourd'hui, les *échoueries* appartiennent sans conteste aux ébats innocents des petits loups-marins

de baie, protégés ceux-là, par on ne sait quel respect, quelle entente tacite.

Nous voici à Old Harry, anse de pêche renommée, mais difficile d'accès, entourée de masses de grès rouge tombant à pic dans les eaux. Les pêcheurs doivent hisser leurs *bottes* au moyen de cabestans, pour que le *clapotis* et les tempêtes ne les réduisent pas en aiguillettes. Le travail éternel de la mer ciseleuse sur les grès tendres, les bateaux de pêche suspendus à leur câble et qui ont l'air de grands poissons s'essayant à grimper la falaise, les montagnes de *cages* à homard qui blanchissent au soleil avec les crabes et les *bourlicocos* prisonniers dans leurs flancs, donnent à la Pointe de Old Harry un air à part, extrêmement pittoresque.

Il ne faut pas quitter l'endroit sans aller voir le trou du *pialard* (piailleur), un puits à ciel ouvert, d'environ deux cents pieds de diamètre, que la mer a creusé dans la roche tendre, au moyen d'un passage souterrain. Régulièrement, avec un halètement puissant de monstre essoufflé, la mer se rue dans l'étroit boyau, vient frapper comme un bélier la paroi rouge du puits, et, vaincue, se résout en une myriade de perles.

Qu'est-ce à dire ? La Beauté produit de désintégration de la Force ?... Ou la Force qui, en se brisant, libère son contenu : la Beauté ?... La Beauté qui jaillit du choc de deux Forces, peut-

être?... A moins que ce ne soit la Beauté souriant sur les ruines de la Force !...

Mais, de grâce, ne nous moquons pas de la philosophie, même en vacances !

Amplifié par ce résonnateur idéal, le mugissement du *pialard* s'entend de loin sur la route de Old Harry. Quel dommage qu'il n'y ait pas d'Acadiens par ici ! Nous perdons à coup sûr une belle légende où messire Satanas ayant creusé le puits de ses propres griffes, serait condamné à quelque tâche humiliante et éternelle !

Nous revenons un peu sur nos pas pour descendre sur la dune et gagner la Pointe-de-l'Est. Le petit cheval tire courageusement la charrette dans le sable, et nous suivons à pied, silencieux, car le bruit du ressac vient à bout des causeurs les plus tenaces. D'un côté, une mer et un ciel admirablement bleus, de l'autre la ligne fauve des *buttereaux* où frissonnent les tignasses glauques des élymes.

Quelquefois, pour reposer la bête, notre guide se rapproche de la mer ; la charrette chemine alors une roue dans l'eau et l'autre sur la plage tapée par la vague qui, toutes les dix secondes, vient gicler entre les pattes de l'animal et dénouer, sur le sable uni comme marbre, les longs rubans noirs des goémons.

—Vous voulez entrer dans les dunes et visiter les étangs ?

—Nous sommes venus surtout pour cela !

Et laissant la mer et son tonnerre, nous entrons dans cette *terra incognita*, aussi paradisiaque pour le botaniste, qu'affreuse pour celui qui n'entend pas la voix multitudineuse de la nature vierge.

La nature vierge ! C'est bien elle ! Elle n'a pas tous les airs de princesse lointaine qu'elle prend ailleurs, mais elle porte rayonnants, intacts, les attributs de sa virginité. Rien dans notre horizon pour rappeler l'homme et ses prétentieuses œuvres d'un jour. Derrière nous se dressent les trois demi-cônes volcaniques du Cap-de-l'Est ; l'autre moitié a disparu sous le bélier puissant des marées préhistoriques. Dans les anfractuosités du basalte croulant, de courtes épinettes sont en vigie, face à l'immensité. Devant nous, à perte de vue, et à perte de vue encore, le sable, le sable mobile et blond, les étangs herbeux, le ciel pâle où criaille un peuple d'*esterlais*. Mais le sable amassé par les tempêtes des siècles tâche à couvrir sa nudité d'humbles genévriers, de conifères lilliputiens, entre lesquels la camarine tricote de moelleux tapis verts piqués de grains de jais. Et comme cette nature fière, cette vierge dédaignée, se venge magnifiquement par la profusion des beautés qu'elle refuse au voisinage de l'homme :

grandes orchidées pourpres, pareilles à des papillons de rêve au repos sur un fil rigide, charme irradiant des asters couleur de ciel, innombrables étoiles d'or des hudsonias, grâce liliale et souple des fines linaigrettes !

Courant toujours de merveilles en merveilles, enivrés par la révélation d'un monde nouveau, nous atteignons une grande lagune communiquant avec la mer ; celle-ci étant basse, la lagune est presque à sec. Quel spectacle ! Tout un peuple d'alouettes de mer—des milliers !—attablées au repas de mollusques et de larves, que, maternellement, l'océan fidèle leur sert deux fois le jour ! Tout occupés à happer leurs petites proies, les mignons oiseaux ne font aucune attention à nous, courent, vont et viennent, se mirent à chaque pas dans les minuscules psychés oubliées par le reflux. Les voilà bien les oiseaux de l'Évangile qui ne moissonnent ni ne sèment et que le Père céleste nourrit !

Puisque la mer nous livre ainsi le chemin, traversons ! Assis à l'arrière de la charrette et les pieds pendants, j'admire la surface du sable qui fuit sous moi, tout damasquiné par le pied trine des alouettes, en songeant que tout-à-l'heure, l'eau mobile et niveleuse brouillera tout, à jamais, d'un revers de lame, comme la vague du temps effacera la trace menue de notre passage sur la duné aride de la vie, pauvres alouettes que nous sommes,

alouettes humaines, plus fragiles et moins bonnes que les autres ! *Memento quia pulvis es !*

De la dune encore ! Des genévriers qui rampent pour mûrir dans le sable chaud leurs gros fruits bleus, des camarines qui feutrent le pas et des *esterlais* qui planent en rond ! Enfin, voici l'extrémité de la Pointe-de-l'Est où la mer nous interdit d'aller plus outre. Sans la haute terre de Brion—Brion ! l'enfant perdu de la Madeleine !—qui se silhouette au nord, on se croirait ici au bout de l'archipel.

Les ossements de navires, enlisés partout sur notre route, laissaient déjà pressentir que ce désert est en même temps une nécropole, l'un des lugubres charniers où la mer roule et dévore ses victimes. Depuis les jours lointains—quatre siècles bientôt—où les aventuriers français et leurs rivaux d'Angleterre pénétrèrent dans le Golfe, les bancs de sable et les *échoueries* des Îles de la Madeleine se sont dressés comme une menace toujours présente sur le chemin des pilotes, et de connivence avec le nord-est, ont englouti des milliers de navires et des légions de marins. Un seul vieux Madelinot a compté durant sa vie, cinq cents navires à la côte, grands et petits. Tous les gens un peu âgés ont des histoires terribles à narrer sur ce chapitre. C'est toute une flottille de pêche qui, vers 1873, le vent ayant tourné subitement, fut jetée à la côte dans la Baie

de Plaisance. C'est le naufrage du *Cameo* en 1861, celui de la barque norvégienne de Lorentsen, et d'autres, et d'autres encore !...

Ici où là, vous rencontrez des rescapés, recueillis par les Madelinots et établis au milieu d'eux. Deux cas entre beaucoup d'autres. Par une froide et obscure nuit de décembre, il y a déjà longtemps, un voilier portant du bois à Bristol fut jeté sur la Dune-du-Nord. Seul de tout l'équipage, un jeune homme nommé Le Bourdais, originaire de l'Islet, échappa à la mort, se traînant glacé au travers d'une neige aveuglante, cherchant un improbable abri. Il n'y a plus affreux désert que la dune, l'hiver ! Pas un arbre, pas un buisson, pas de ciel, pas d'horizon ! Péniblement, le marin réussit à atteindre une cabane de pêche abandonnée, vide, et ouverte à tous les vents. Quelles heures d'horribles angoisses morales ! Va-t-il mourir ici ? Non ! Il se décide à sortir et à lutter encore. Dans la grande nuit noire il marche, il marche, ne sentant déjà plus ses pieds, entendant le rugissement de la mer à droite, à gauche ! Des minutes qui sont des heures ! Le froid le terrasse, enfin !... Il est maintenant sur ses mains, usant ses dernières forces à ramper... Une autre cabane ! ... Hélas, vide aussi !... Il a les deux pieds gelés. Il sent la mort monter doucement dans ses jambes. Il ne souffre plus. Il s'endort, inconscient, du sommeil dont on ne se

réveille plus ! . . C'est là qu'au matin, on le trouva, n'ayant plus qu'un souffle de vie. Le Bourdais, aujourd'hui l'opérateur du sans-fil sur l'Étang-du-Nord, aime à raconter cette terrible aventure aux jeunes gens qui trouvent pénible la vie du pêcheur.

En cette même nuit, à la même heure, à quelques encablures seulement du lieu du premier naufrage, une goélette jerseyaise venait se briser toutes voiles dehors sur le même banc de sable, et un autre matelot, presque un enfant, cherchait lui aussi à échapper à la mort qui le couvait déjà. Errant sur la dune, sans soupçonner qu'un autre être humain partageait son malheur, il fut assez heureux pour tirer du bon côté, et tomber parmi les Anglais de la Grosse-Isle. Le vieux Best—c'est son nom—loge aujourd'hui les rares voyageurs qui passent par la Grosse-Isle, et il semble content du hasard qui l'a fait Madelinot.

Mais à la Pointe-de-l'Est où nous sommes, dans le bruit d'enfer de la vague qui, inlassablement, charge le grain de sable, son éternel ennemi, tous ces drames pâlissent devant celui du naufrage du *Miracle*, un gros transport, ayant à son bord quatre cents immigrants irlandais, et qui vint se briser ici, par une nuit de tempête. C'était en 1847. Les souvenirs qui restent de cette affreuse tragédie sont vagues. Entre quelques rescapés du *Miracle*, on cite une toute jeune

fillette qui fut adoptée par les Madelinots : c'est la vieille Céleste à David qui achève sa longue vie au Havre-aux-Maisons.

Voici le *buttereau* où furent enfouis les centaines de cadavres, ossuaire anonyme et mobile sans cesse violé par la mer et le vent. Comment ne pas songer ici à la fatale nuit, au matin d'épouvante ! Le navire éventré, la plage jonchée de débris innommables et de chairs bleuies, le ressac secouant comme des algues les chevelures des femmes. Au milieu de cette horreur, allant et venant avec des corps sur des civières, les bons Acadiens, rendant le dernier devoir d'humanité aux morts inconnus et fraternels. L'Acadie et l'Irlande ! Les deux péchés mortels de l'Angleterre ! ceux qui pèseront lourds à l'heure de la justice qui vient toujours, même pour les empires lestés d'or et bardés de fer !

Malgré toute l'horreur de ces naufrages, il faut bien noter, cependant, qu'ils étaient autrefois la manne opportune envoyée par une Providence mystérieusement bonne pour adoucir le sort des Madelinots. Il arrivait que les provisions faisaient défaut aux Îles et que la famine menaçait sérieusement cette population séquestrée. Pouvons-nous nous scandaliser de la joie de ces pauvres gens découvrant, au lever du soleil, un navire chargé de provisions couché sur le flanc à quelques encablures de la dune ? Je n'irai cependant

pas jusqu'à donner comme authentique cette prière du soir qu'un voyageur américain prête à certaine fillette : « Mon Dieu ! faites que je sois bonne, obéissante, et envoyez-nous un petit bateau à la côte pour demain matin. Ainsi soit-il ! »

La navigation à vapeur et l'établissement de phares puissants ont rendu plus sûres les grand'-routes de la mer, et l'ère des naufrages fréquents est bien close. Mais longtemps encore les terribles histoires se raconteront au long des soirées d'hiver, et feront rêver sous les couvertures multicolores de leurs petits lits, les blondes fillettes de la Madeleine !

.....

Hier, nous fûmes au Cap-de-l'Est, sans contredit le point le plus pittoresque des Îles et celui d'où l'on peut prendre une meilleure vue d'ensemble des Ramées.

Le Cap-de-l'Est, je l'ai dit plus haut, n'est qu'un îlot enlisé : ses trois *demoiselles* sont tranchées à pic du côté de la mer et des dunes, mais, en arrière, elles dévalent en pente d'herbe, douce et régulière. C'est par le plus magnifique soleil que nous allons à l'escalade, sans pitié pour la blancheur des draves, courant obliquement pour faire mordre nos semelles dans le gazon ras. La pente est longue et le vent nous étourdit un peu, mais quand tout à coup et sans crier gare, le

précipice se creuse sous nos pas, quel panorama magnifique pour nous faire oublier la montée ! Nous dominons la terre et la mer ! Les Ramées et le Golfe tout entier sont à nous, semble-t-il ! Au sud, comme des frégates en ligne de bataille, s'échelonnent toutes les unités du groupe de la Madeleine : la Grosse-Isle et sa grande baie ensablée ; le front chauve du Cap-Nord qui regarde vers Brion ; plus loin, entourant la Baie de Plaisance, le Havre-aux-Maisons, l'Étang-du-Nord et le Havre-au-Ber. Ici, tout près, sur le flanc vert des *demoiselles*, courent des frissons qui semblent naître de la plage et continuer, dans les pâturins et les rhinanthès, le mouvement de la mer, laissant immobiles deux épinettes épargnées en pleine herbe par on ne sait quel bon génie. Quatre fermes—habitées par des Clarke—que l'on voit sur la verdure, renferment toute la population du Cap-de-l'Est.

C'est d'ici principalement, que les guetteurs viennent, à la fin de l'hiver, fouiller le Golfe, de leurs lunettes, pour découvrir les troupeaux de phoques à la dérive sur les glaces.

Au pied du Cap s'arrondit la Baie-de-l'Est, l'ancre des boucaniers, des tueurs de morses, ancre désert aujourd'hui, prolongé jusqu'à nos pieds par une lagune saumâtre, où frémissent sous le vent les têtes rousses des linaigrettes arctiques. La face de la lagune est un étonnant

miroir où le bleu règne en maître, du bleu plaqué de lumière, du bleu de ciel où passe lentement la nef démantée des nuages errants. Au-delà, devant nous, affectant la forme d'un bonnet phrygien, s'étend l'immense Dune-de-l'Est, des milles et des milles de *buttereaux* et de vallécules de sable, d'étangs plantés de typhas, de *bouillées* de conifères rachitiques, aboutissant à la Pointe-de-l'Est, terrible croc qui happe sous le nord-est les malheureux navires déjetés par la tempête. Sur la surface fauve des *Araynes*—c'est ainsi que Cartier appela cet endroit—tous les verts se différencient : vert glauque des laiches gorgées de sel, vert blafard des genévriers, vert presque noir des épinettes souffreteuses, vert bleuâtre des grands scirpes qui, inlassablement, saluent leurs images affilées sur le miroir des étangs.

Ce désert où nous marchions hier et qui nous opprimait de son étendue et de sa solitude, nous impressionne encore davantage maintenant que nous le surplombons, que nous nous penchons sur lui comme sur une carte. Nulle vie animale ne semble y gîter. Les goélands même et les *esterlais*, ce matin, sont ailleurs. Rien que la lutte éternelle et muette des arbrisseaux de misère contre la puissante ruée du vent de mer, rien que la vie silencieuse des herbes de l'eau, que la vie frémissante des herbes dures que le sable nourrit et que l'*aiguail* abreuve... Mais non,

voici trois canards noirs qui battent l'air au-dessus des dunes. Ils ne vont pas loin, car ils ne volent pas en V. En effet, ils s'abattent sans hésitation sur l'un des innombrables étangs. La Providence ne fait rien d'inutile. Les dunes sont sans doute la Terre Promise, ouverte par Celui qui prend soin des oiseaux du ciel à la gent voyageuse des canards noirs, des sarcelles vertes et des milouins aux ailes rouges. Là, comme leurs sœurs les petites alouettes, ils ont à toute heure, table servie, avec entrée de mollusques, soupe aux fines herbes et dessert de *goules noires* !

Pendant ces faciles réflexions, le vent achève de balayer la brume matinale, et Brion, lavé de neuf, surgit à dix milles au nord, souligné d'un trait de sable.

—Le voyez-vous, là-bas, au fond de l'horizon ?

—Quoi donc ?

—Le Rocher-des-Oiseaux !

En effet, à une trentaine de milles, noyé encore dans la buée légère des grands lointains, se dessine le fameux monolithe dont on nous a tant parlé. Le sort voudra que nous n'atteignions pas ce récif, qui n'a que sept acres d'étendue, mais qui s'élève tout droit de l'abîme jusqu'à une hauteur de deux cents pieds, et où niche, piaille,

pond et volète, la plus remarquable colonie d'oiseaux qui se puisse voir sur ce continent. Ce tronçon de colonne—peut-être le point le plus solitaire du globe—a ses stylites, une famille d'Acadiens qui gardent le feu et protègent la navigation.

J'ai vu il y a trois jours la fillette du gardien—cinq ans. Parce que le séjour prolongé du Rocher est fatal aux cerveaux jeunes, elle est depuis des mois en promenade chez sa grand'mère Bourque. Ses petites mains posées sur les genoux de la bonne Acadienne, elle faisait sa prière de bébé, demandant au Bon Dieu de protéger « ceux qui sont sur le Rocher » de divers périls qu'elle énumérait en termes naïfs et délicieux que je suis au désespoir de ne pouvoir retrouver. Comme nous projetions de nous rendre au Rocher, je me suis chargé de mille bonnes choses pour les prisonniers de la mer. Hélas ! encore une promesse que je ne tiendrai pas ! Mais si involontairement ! Pardonne-moi, petite, si ton message n'a pas été rempli et si tes baisers, j'ai dû les faire, à trente milles de distance, du haut du Cap-de-l'Est !

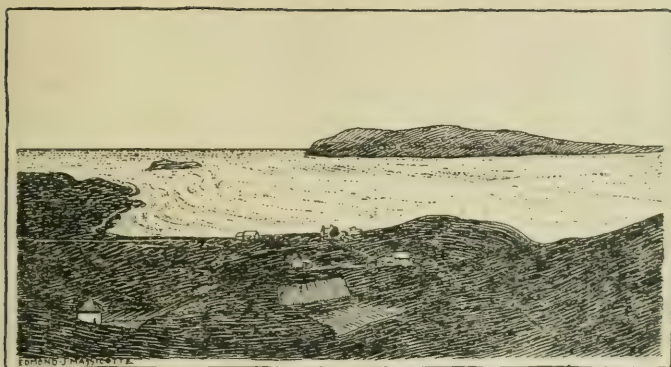
Ce soir, nous verrions d'ici, embusqués dans l'ombre, les bons gros yeux fidèles des phares du Rocher et de Brion explorer le ciel, fureter les flots, caresser de leurs faisceaux rigides les formes

fuyantes des paquebots en route pour l'Europe, et tendre par-dessus les eaux, à ceux qui arrivent de la haute mer, deux longues mains lumineuses dont le geste accueille et menace à la fois !

Mais, ce soir, nous serons loin !



La Grosse-tale



LA GROSSE-ISLE

L pleut ce matin sur la Grande-Entrée. De bonne heure, le père Ben qui en marie encore un cette année, est parti, très beau, mettre les bans au Havre-aux-Maisons et s'assurer d'un prêtre pour la cérémonie. Caroline, affairée, a glissé force commissions à l'oreille de son homme et, entre temps, nous a versé le thé. C'est notre tour maintenant de partir. Debout sur la petite échouerie, ligotés dans nos cirés, nous regardons Edmond à Ben greyer son *engin* là-bas, en dehors de la zone d'*arbe-outarde*. Le teuf-teuf irrè-

gulier de l'allumage sonne sur l'eau, s'accélère, se précipite ; démarrant soudain, le *botte* décrit une large courbe et vient doucement ranger l'*échouerie*, faisant fuir de travers les crabes roses cramponnés à la paroi.

A la barre, gabier ! et en route pour la Grosse-Isle, en traversant toute la Baie d'En-Dedans. Mais gare l'*arbe-ouarde* ! L'*arbe-ouarde*, c'est l'ennemi ! Les longs rubans verts pointent à la surface comme pour happer les gouttes de la pluie qui tombe toujours. Allons, Edmond ! coupe l'allumage, couche-toi à plat ventre sur la *tille* et désherbe ! Ouvre le carburateur maintenant et fauche encore, courageusement, à pleine herbe, dans la prairie marine !

Cette opération, vingt fois répétée mécaniquement dans tous ses détails, dure une heure et demie, au cours de laquelle, passé l'Îlot-Rouge, nous contournons à grand'peine la Grosse-Isle, une demi-*demoiselle* aux formes abondantes, qui abrite une petite colonie de pêcheurs anglophones. Mais l'*arbe-ouarde* devient si agressive, qu'Edmond à Ben qui n'est pas de la Garde et ignore à la fois Cambronne et le genre d'héroïsme qui porte son nom, doit bientôt poser les armes—c'est-à-dire le crochet—et renoncer à aller plus loin. Nous jetons l'ancre le plus près possible de terre : les Grosse-Islois ne sont pas moins hospitaliers que les autres Madelinots et nous trou-

verons bien quelqu'un pour transporter nos bagages à la Maison du Gouvernement où doit nous attendre Édouard à Léon, courrier ordinaire de Sa Majesté le Roi entre la Grosse-Isle et Brion.

Tandis qu'Edmond à Ben, histoire de s'en retourner, débouchonne l'hélice une fois de plus, Paul Hubert va à la découverte, et pour nous distraire, nous regardons les petites épinettes griffues pleurer de tous leurs rameaux sur le flanc noir de la Grosse-Isle.

Victoire !... Un chapeau melon, velouté par la pluie, passe lentement derrière les verres, et bientôt un jeune Anglais, émergeant du taillis, pousse bravement sa charrette à l'eau et vient opérer notre sauvetage, celui de la malle aux spécimens et de l'informe carton—œuvre de génie dans les circonstances—arche du salut où, pour les soustraire à ce déluge, nous avons embouveté nos chapeaux, comme chez nous, au printemps, en fermant la cabane, on faisait des chaudières à sucre !

La charrette surchargée cahote lentement sur la boue de la grève, puis sur le *pontage* jeté à travers des laiches brunes et des renoncules d'eau du grand marais saumâtre qui sépare la Grosse-Isle proprement dite de son pendant, le Cap-Nord. Au bout d'une demi-heure, trempés comme des soupes, nous sommes à la Maison du Gouverne-

ment, construction de bonnes dimensions, mais déjà sur le retour, à la fois bureau du télégraphe et du téléphone, et maison commune, louée pour les mois de pêche. C'est là, croyons-nous, qu'Édouard à Léon nous attend avec impatience, pour nous introduire au paradis de Brion.

Malgré la pluie, les hommes sont sortis de la maison et, poliment, ont enlevé dans leurs bras robustes nos bagages ruisselants. Quelle délicate surprise de nous retrouver chez des francophones !...

—Édouard à Léon est-il arrivé ?

—On l'espérait à neuf heures. Mais la mer est bien mauvaise !....

Nous sommes tombés dans l'un des groupes de pêcheurs nomades venus pour le maquereau d'été. Ceux-ci sont du Barachois et de l'Hôpital, sur l'Étang-du-Nord : une douzaine d'hommes, quelques *mousses*, deux femmes et une fillette, pour la cuisine. Depuis trois longs jours, la pluie et le vent enferment, immobilisent ces bonnes gens qui attendent, avec l'incommensurable patience des primitifs, que le temps se refasse et que la mer s'aplanisse.

Ayant mangé sous l'appentis un tourteau blanc et un morceau de maquereau salé, et bu un bol de thé noir, nous passons dans la salle obscure et démeublée où hommes et *mousses* sont

réunis, debout, assis sur les marches de l'escalier, appuyés sur le poêle éteint. Les pêcheurs acadiens ne parlent guère. Ils écoutent plus volontiers. Comme il n'y a absolument aucun autre moyen de tuer le temps, il faudra subir le tête-à-tête jusqu'au soir, causer et causer sans cesse, sans cesse tisonner la conversation toujours retombante, dans la demi-obscurité de ce jour noir, sous l'œil grand ouvert des *mousses* silencieux. Mais aussi quelle belle occasion pour pénétrer à l'intime des Madelinots, pour écouter battre leurs cœurs, surprendre leurs amours et leurs aversions, goûter leur admirable philosophie de la vie.

Édouard à Léon n'arrive toujours pas ! D'ailleurs, le fil téléphonique de Brion est rompu depuis plusieurs semaines et nous sommes sans nouvelles de lui. On nous assure cependant que son devoir est de traverser au premier beau temps et qu'il ne peut tarder beaucoup.

Comme le soir arrive, on nous dirige chez le vieux Best, le naufragé jerseyais. Nous trouvons un intérieur charmant, soigné par une écossaise en cheveux blancs, illuminé par le sourire et les yeux noirs de Vera et de Stella, deux fillettes orphelines qui nous regardent curieusement dans la porte de la cuisine. Aux murs, des sentences de l'Écriture font cercle, et une Bible usagée, entourée d'un cordon de laine noire, et reli-

gieusement posée sur une table, occupe le centre de la pièce d'honneur !...

Le lendemain, un dimanche, se leva radieux. Le ciel était pur, mais, hélas ! le vent qui l'avait nettoyé avait davantage déchaîné la mer.

—*No Brion to-day, sir !* dit le Jerseyais, rencontré de bonne heure sur le seuil, *and hardly to-morrow !*

Et il nous faut subir la tristesse du dimanche protestant à la Grosse-Isle, du dimanche sans messe, sans cloche, sans l'attroupement et le babil à la porte de l'église ! Pour oublier la lenteur des heures qui ne passent pas, nous allons voir nos amis les pêcheurs. Il n'y reste guère que les vieux, les femmes et la petite Justine. Les *jeunesses* n'y ont pu tenir ! Hier soir, malgré le temps sordide, ils ont hâlé un *botte* à travers la dune jusqu'à l'Eau-Profonde, et, insoucieux de la pluie froide qui dégouline dans le cou, de l'*arbe-ouarde* impitoyable qui barre la route et étouffe le moteur à chaque instant, ils ont mis le cap sur l'Étang-du-Nord. Cinq heures de route entre deux horizons accablants avec de l'eau sur la tête, sur les genoux et sous les pieds ! Mais ils auront la messe et la cloche et, s'il fait beau temps, le charmant caquetage sur la pelouse en attendant le dernier coup !

Nous causons un peu avec le père Décoste, avec sa femme, une silencieuse entre ces silen-

cieux, triste, fragile, que personne ne soupçonnerait d'être la mère des robustes gaillards qui, hier, appuyés sur le poêle froid, écoutaient mes fastidieux propos de citadin dépaycé. On nous fait charitablement entendre que, si le vent calmit un peu, Édouard à Léon pourra peut-être arriver sur le soir.

Ayant administré à nos bottes, à même le *quart*, une forte dose d'huile de foie de morue, nous allons flâner sur les dunes, nous asseoir au sommet des *buttereaux*, nous amuser à faire filer le sable fluide en minces nappes, le long de leurs flancs. Au bout d'une demi-heure, les ressources de la balistique des grains de sable sont épuisées, et pour changer d'amusement, nous nous acharnons à exhumer les tiges sans fin du seigle de mer, cette étrange graminée qui mange le vent et boit la silice, qui s'attache au flanc de la dune, croît plus vite qu'elle ne roule, émet des racines à chacun de ses nœuds pour lutter contre l'enlèvement. Une fois cramponné au dos de la dune, le seigle de mer la pique de touffes vertes de plus en plus rapprochées, la maîtrise peu à peu et finit par l'immobiliser à jamais. Alors sur les sommets des *buttereaux* enfin domptés, il érige en signe de triomphe ses longs épis couleur de sable qui ondulent et hurlent victoire à toutes les touches du vent siffleur !

De temps en temps, nous couvrons nos yeux de nos mains et tâchons de percer l'horizon de mer, mais Édouard à Léon, le malheureux, reste toujours une simple probabilité !

Peut-être ne sommes-nous pas assez haut, ici ?... Nous laissant glisser d'un trait au bas du *buttereau* nous gagnons au pas de course le Cap-Nord. Et maintenant, commodément assis au sommet de la *demoiselle*, sur un épais feutrage de camarine, nous nous exerçons à la patience, tâchant d'atteindre au degré héroïque des Madelinots qui, depuis une semaine, silencieux, appuyés sur le poêle, attendent sans une plainte le beau temps et le maquereau, pendant que leurs vivres et leurs ressources se consomment rapidement et sans profit.

Un moment, Paul Hubert redresse sa haute taille et, par-dessus la mer écaillée de vagues, regarde les falaises sanglantes de Brion qui barrent l'horizon du nord.

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— La mer est déserte comme au lendemain du déluge !

Recouchons-nous sur la camarine, et l'œil dans le bleu, suivons les évolutions des *esterlais* qui criaillent au-dessus des grès fouettés par la mer !... .

.....

Ce soir de dimanche, les pêcheurs du Barachois campés tout près, à l'Eau-Profonde, sont venus faire la courte veillée avec les Décoste. Nous étions une quinzaine, hommes et femmes. La conversation roulait sur la pêche, et sous le stoïcisme apparent, il était distinctement indiqué qu'une angoisse mortelle étreignait le cœur de ces braves gens. Le vent persistait et le maquereau tardait à paraître dans les eaux de la Madeleine. Manquerait-il au rendez-vous, comme en telle et telle année ?... C'est la perspective blafarde de la disette et de l'hiver sans ressources, qui passe dans les esprits bien que les mots ne disent pas cela ! Pas une parole de révolte contre l'inévitable, cependant, mais une résignation et une confiance admirables en la Providence de Dieu.

J'ai honte alors de mes impatiences égoïstes ! Il ne s'agit pour moi que de recherches et d'agrément, tandis que pour ceux-là, c'est le pain quotidien, le pain de leurs enfants. Oui ! Je sens la rougeur me monter au front. Et dans un beau mouvement, je crois bien que je donnerais congé pour huit jours à cet insaisissable Edouard à Léon, pour que le vent calmât, pour que le maquereau fît diligence et vînt se jeter sur les hameçons des pêcheurs ! Mais Celui qui tient les rênes des coursiers de l'air est le même qui dirige, dans les vallées obscures de l'océan, l'instinct mystérieux des poissons ! Nos désirs et nos colères n'y peu-

vent rien, et seul, le levier de la prière, tout-puissant parce qu'opérant sur les causes secondes de toute éternité, est à notre commande. C'est pour cela, sans doute, que la petite Justine, l'enfant blonde aux gros bas blancs, égrenait son chapelet à l'heure de la messe. Les *Ave*, bien sûr, demandaient à la Vierge de mâter le vent, et les *Pater*, de pousser le maquereau.

Il y a peu de chaises sous l'appentis où l'on veille à la lampe. Les hommes sont assis où ils peuvent, sur le banc, sur les coffres, sur la boîte à charbon. Tout à coup le père Noël se lève, ouvre la porte qui donne sur la mer, et regarde les étoiles. Le silence se fait. Chacun suppute en son cœur les chances pour le lendemain ! . . .

—Qu'est-ce que ça dit ? interroge Marie à Julien, quand le vieux a repris sa place sur la boîte à charbon.

—Peut-être bien que ça va *beausir* mais il y a encore trop de *queues de vache* dans le ciel ! . . .

—Et les *jeunesses* ne sont pas arrivées ? dit quelqu'un.

—Ils ne s'ennuient pas à l'Étang-du-Nord ! C'est plus gai qu'ici surtout quand il n'y a pas de poisson ! . . .

Tous ensemble, obéissant au mot d'ordre tacite du réveille-matin qui marque dix heures, les *veilleux* se lèvent et sortent pour regagner

lentement leurs cabanes de fortune, à vingt pas de la mer hurlante....

Sur la route où nous marchons, le vent du large qui a lavé la face des étoiles, nous soufflette et nous fait baisser la tête. Que sera demain ?... Je voudrais tant que demain fût beau et tranquille, sans doute pour nous ouvrir la route de Brion, mais surtout—oh ! très sincèrement,—pour apporter la joie sainte du travail aux pêcheurs du Barachois, et pour voir renaître le sourire de la petite Justine !...

.....

Le grand soleil d'hier, ironique et joyeux. Pour nos yeux terriens, la mer est toujours aussi agitée. Mais évidemment nous n'y connaissons rien. Elle a dû beaucoup calmir car, sauf le père Décoste, tous les pêcheurs sont au large, *sondant au maquereau*. Ils ont *poussé* durant la nuit, aux étoiles, et du haut du Cap-Nord, on peut les voir, points infimes dispersés sur l'étendue, margaux lointains posés sur la face crépue de la mer.

Édouard à Léon viendra sûrement, ont dit les femmes ! Et cependant neuf heures, dix heures, onze heures ne l'amènent pas. A bout de patience nous songeons à noliser un bateau de pêche. Le père Décoste, à qui nous faisons des ouvertures, va voir la mer un long moment, rentre et nous

demande d'attendre encore. Sa pensée intime est claire, qu'il ne dit pas. Qui sait ? C'est peut-être aujourd'hui que le poisson va donner. Et tout le monde veut être là ! D'ailleurs, Edouard à Léon viendra sûrement !

Alerte ! Un *botte* qui surgit de la mer, grossit de minute en minute et vient droit sur nous, jouant du nez dans l'écume blanche qu'il poursuit et talonne. Victoire ! C'est lui sans doute, et nous rentrons boucler nos malles. Pendant ce temps, le *botte* profitant des trois vagues d'*embelzie* a pris terre, et les hommes, dans l'eau jusqu'aux genoux, le tirent sur le sable. Hélas ! maintenant que, le pas lourd, tête basse comme des coupables, ils montent vers la maison, je les reconnais. C'est le père Noël et son *mousse*.

La femme courbée sur le poêle, verse de l'eau dans le *coquemar*. Sans se retourner, comme pour garder un instant de plus sa fragile espérance, elle interroge :

—En avez-vous pris ?

—Rien.

Un long silence, où chacun essaye d'endormir en son âme, avec les ressources d'optimisme de sa nature particulière, la commune angoisse. Puis, la femme, sans se relever, sourdement :

—C'est *déconfortant* !

—Oui ! c'est *déconfortant* !

L'homme prit sa pipe, la tourna entre ses doigts, oublia de l'allumer, et s'assit sur la boîte à charbon, les jambes écartées, regardant à terre. Ce fut tout.

La petite Justine entra, portant de l'eau. Les yeux grands, elle regarda tour à tour son père et sa mère, comprit, et son beau visage d'enfant, modelé pour le rire et la joie, se durcit un peu. Elle ne dit rien non plus. D'un souple mouvement, rejetant sur son dos ses fortes nattes blondes, elle s'assit, le menton sur le poing, près du poêle qui chantait.

Quelle impuissance est la nôtre devant la fatalité apparente de ces douleurs muettes et imméritées !... On cherche des mots qui ne viennent pas, une forme de sympathie qui ne soit pas indiscreète. Au fond, il n'y en a qu'une : s'associer docilement au silence de tous.

Un bruit de voix au dehors, et un pas rapide qui foule le seuil.

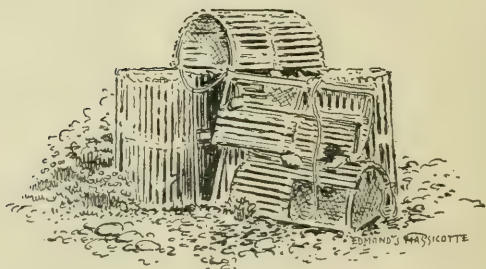
—Édouard à Léon !

C'est bien lui, cette fois ! Quoique nul ne l'ait vu venir, son *botte* est déjà mouillé, et il entre à grands pas, son sac rouge sur l'épaule, pressé d'échanger le courrier et de s'en retourner. Nous allons donc pouvoir partir, enfin ! Ce n'est pas trop tôt ! Un peu plus et nous manquions le

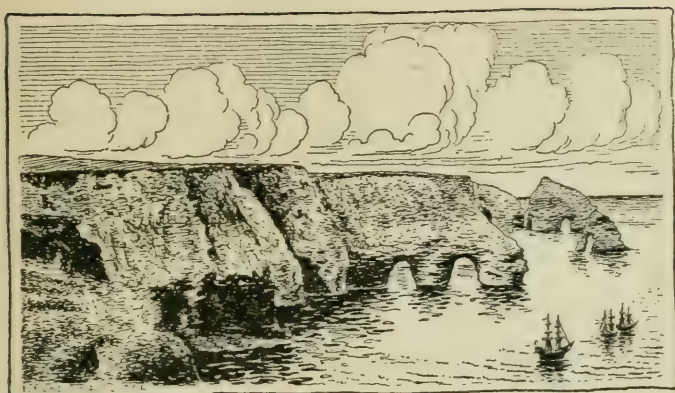
vapeur qui touche à Brion demain, pour la dernière fois peut-être cet été !

En distribuant des adieux à droite et à gauche, je m'aperçois, à des indices qui ne trompent pas, que je m'étais attaché aux pêcheurs du Barachois, et de les quitter sous l'impression pénible de tout à l'heure, cela me fait quelque chose, là, au cœur !

Mais eux, stoïques, se sont retrouvés, déjà. Ils s'empressent, chargent nos bagages sur leurs robustes épaules, et nous souhaitent bon voyage. La voile se dresse, le moteur pétarade, et sous le grand soleil de midi, nous prenons la mer.



B r i o n



BRION



ADIEUX midi où le soleil enveloppe et pénètre de son charme éternel la grise écorce des choses ! Nichés au creux que fait l'aile blanche de la voile tendue par la brise, nous allons, bondissant sur le dos des moutons de la mer. Très vite, les falaises mutilées de la Grosse-Isle, du Cap-de-l'Est et du Cap-Nord s'enfoncent à l'horizon du sud, nous laissant de plus en plus dans l'intimité des vagues écumeuses et des oiseaux de mer qui pêchent leur dîner.

Sept, huit, dix milles !..... Une heure, et bientôt, au nord, grandit notre Terre Promise, la terre de Brion. Et de voir la grande sentinelle blanche, au port d'armes sur la hauteur, nous nous demandons avec inquiétude si ce paradis n'a pas son incorruptible chérubin et si nous n'allons pas être reconnus comme d'authentiques rejets des deux coupables de l'Éden !... Mais non ! ce n'est que le phare : cœur de pierre, mais pas méchant du tout ! Et Brion se précise, se colore, développe la ligne de son rivage, et, tout à coup, au détour d'une pointe avancée, nous offre une anse pour atterrir. Enfin !

Brion est la seule des Îles de la Madeleine qui ait su garder, à peu près, ses cinq milles de virginité, la seule qui soit pour une grande part couverte de forêt, la seule aussi qui puisse nous renseigner sur la prime jeunesse de l'archipel, sur la physionomie des lieux, lorsque, par ce beau jour de juin de l'An du Seigneur 1534, le malouin Cartier jeta l'ancre en vue de cette terre dont il fit honneur à son protecteur, l'amiral Brion-Chabot.

Faut-il sourire de l'enthousiaste description tracée par la plume naïve du rude voyageur, et l'attribuer à la délicieuse sensation de l'homme qui, depuis des mois, captif de quelques planches ballottées, se trouve tout à coup, dans la douceur

d'un jour de printemps, parmi la verdure, les arbres et les fleurs ?...

Parce que j'ai foulé moi-même l'étroite dune où, certainement, Cartier vint à terre, parce que j'ai mis mes pas dans ses pas et rempli mes yeux du même horizon et des mêmes objets, je comprends l'état d'âme du capitaine et je proclame avec lui que Brion est le paradis de la Madeleine.

Sauf les Acadiens qui gardent le phare et la famille écossaise dont les trois ou quatre maisons occupent l'anse de la dune, Brion est inhabité, tout à fait nature, une forêt courte et drue y alternant avec des prairies naturelles vieilles comme le Golfe et qui ont fait croire à des cultures basques préhistoriques. Des fonds très poissonneux entourent l'île ; ils attirent au cours de l'été des groupes de pêcheurs qui viennent camper dans les anses et animer un peu cette solitude dorée.

Tout juste vingt-quatre heures à passer à Brion ! Il n'y a donc pas de temps à perdre ! Aussi, à peine débarqués, confiant nos bagages au *mousse* d'Édouard à Léon qui les portera au phare, nous nous élançons sur la prairie en dos d'âne, ouverte devant nous entre les deux lisières noires des arbres. Comment ne pas être saisi dès l'abord, par la fertilité inconcevable de cette terre où les plantes sauvages elles-mêmes,

malgré l'absence de toute rotation, assument un gigantisme inconnu ailleurs ! Nous allons, dans le foin bleu jusque par-dessus la tête, saluant au passage de vieilles connaissances de la *grand'terre* : les gros capitules d'or des verges, les têtes blanches des anaphales et les carillons muets des nabales que l'on secoue au passage comme pour leur dire à la Michel-Ange : « Mais sonnez donc ! » Plus frappants encore, le volume, la succulence et l'extraordinaire abondance des fraises qui couvrent partout le sol dans les parties découvertes, laissant tout juste aux bermudiennes, l'heur de dessiller leur œil bleu. Nous sommes en août cependant ! Et quelles fraises ! En vérité, il faut être héros ou botaniste enragé, pour passer sans fléchir le genou. Hélas ! Paul à Jean qui n'est ni l'un ni l'autre trébuche bientôt et s'affaisse dans une large *bouillée* ! Parvenus tout à l'heure au haut du coteau, nous ne verrons plus, au bas, dans l'herbe haute, qu'une oblongue masse brune, et un feutre clair dodelinant sous l'action des mâchoires ! Finie l'herborisation ! Nous ne retrouverons notre cicérone qu'au soir, mais ce sera pour le voir rechuter lourdement devant la même tentation présentée, cette fois, par un ange de lumière, entre les croûtes dorées d'une tarte ! Eh oui ! Dans l'intérêt de la science pure, il faudrait presque supprimer toutes les plantes comestibles ! . . .

Repaire d'ombre des sous-bois, clairières herbues, falaises lumineuses, nous battons tout cela avec entrain durant deux heures, prenant un acompte de pure joie sur l'expédition que nous projetons pour demain, s'il plaît à Dieu.

Au phare, nous retrouvons, avec notre enfant prodigue, la figure souriante de l'hospitalité acadienne. La famille Richard est nombreuse, comme il sied, aimable et intéressante, tout entière consacrée à la garde du feu. Le phare est tout, ici, et on nous en fait les honneurs avec une fierté bien légitime. Le grand escalier intérieur est soigneusement peint de rouge et de bleu pour éviter les frictions politiques et parer économiquement aux changements de gouvernement. Tout reluit de propreté dans le plus parfait ordre, la lampe, le système optique et le délicat mécanisme d'horlogerie qui fait tourner l'écran de cuivre. Quel bon quart d'heure passé là-haut, sur l'étroit promenoir, à regarder par en-dessus la toison noire de Brion, la guipure rouge des caps et le merveilleux horizon d'eau bleue et d'îles semées !

Nous soupçons tôt et bien, et comme le soleil est encore haut, nous enfilons allègrement le sentier fleuri d'euphraises qui, par les falaises, mène droit à la dune. Une descente abrupte comme un escalier, et nous y voilà ! Brion a cette originalité très grande dans l'archipel d'être à peu près libre de sables ; elle n'a guère que le

petit delta où nous sommes, moucheté d'étangs et livré à une végétation rappelant celle de la Dune-du-Sud et de la Dune-de-l'Est, mais incomparablement plus riche. A cette heure où le soir menace et où bien rarement les botanistes sont en campagne, les énothères—ces hiboux des fleurs—ont éployé leurs grands pétales d'or, et ces innombrables croix de Malte, immobiles au bout des tiges purpurines, constellent la dune, appelant dans le ciel, l'autre flore de la nuit, l'ardente pullulation d'étoiles. Du feutrage des camarines, entre les rameaux épineux des genévriers, montent de partout les torsades blanches des spiranthes. Il n'y a sable si aride d'où la chimie des orchidées ne sache tirer d'enivrants parfums ! Ne cherchons pas ailleurs l'invisible cassolette d'où effuse cette pénétrante odeur de vanille qui flotte dans l'air tiède.

Sur des arpents et des arpents, partout s'emmêle, dans les dépressions du sable humide, la dentelle savante des canneberges en fleur. A quelques pas de la ligne de haute mer, on marche entre les fleurs violettes des gesses maritimes et les grands épis de l'élyme des sables. Enfin, de toutes parts, fleurissent les troncs nouveaux et tourmentés des rosiers de dune. Ah ! la bénédiction des rosiers ! Leur brillante et bienfaisante tribu est dispersée de par le vaste monde. Les hommes l'ont partiellement domestiquée, et ils

ne sauraient plus, semble-t-il, s'en passer. Ils ont des roses pour leurs joies et pour leurs deuils, pour leurs charmilles et pour leurs cimetières, pour le vase et pour la boutonnière. La nature, non plus, ne saurait se passer des roses. Elle en a pour tous les climats et pour toutes les latitudes, sur tous les sentiers de l'homme, au cœur des plus lointaines solitudes. Elle en a pour ses prairies et ses rochers, pour ses ruisseaux et ses marécages, pour la montagne et pour la dune. Et il faut bien convenir qu'ici comme ailleurs, la rose, dès qu'elle veut bien écarter le mystère de son bouton, détient encore le sceptre de la beauté.

Debout au milieu de ces merveilles, dans l'ombre bleue du soir qui vient à grands coups d'ailes, je me répète que c'est ici même que le Malouin prit terre, et pour me suggestionner davantage, je récite tout haut le passage du *Discours du Voyage*, que je connais par cœur :

« Ces îles sont de meilleure terre que nous eussions oncques rencontré, en sorte qu'un champ d'icelle vaut plus que toute la Terre-Neuve. Nous la trouvâmes pleine de grands arbres, de prairies, de campagnes pleines de froment sauvage et de pois qui étaient fleuris aussi épais et beaux comme l'on eût pu voir en Bretagne, et qui semblaient avoir été semés par des laboureurs. L'on y voyait aussi une grande quantité de raisins ayant la fleur blanche dessus, des fraises,

roses incarnates, persil et d'autres herbes de bonne et forte odeur.»

C'est bien cela ! Et rien n'a bougé ici, depuis trois siècles. Là-haut, sur la falaise, les grands arbres et les prairies pleines de gesses purpurines, à mes pieds le froment sauvage et les pois de mer « fleuris comme pois de Bretagne. » Et la quantité de raisins « ayant la fleur blanche dessus » quelle description merveilleusement précise de la grande canneberge en fleur gardant encore, mous et juteux, ses « raisins » de la saison passée ! Quant aux fraises, roses incarnates, persil de mer et spiranthes embaumées, il n'y aurait qu'à se pencher pour en cueillir des monceaux !

Pourquoi faut-il que Faucher de Saint-Maurice et d'autres chroniqueurs après lui, aient commenté aussi légèrement le texte de Cartier : « Hélas ! lisons-nous dans « De Tribord à Babor », depuis le jour où Cartier mit le pied dans ce lieu enchanteur, Brion a perdu ses airs de paradis terrestre. Ses grands arbres sont disparus les uns après les autres ; ses vignes se sont desséchées et ses roses incarnates sont mortes, étouffées par les âpres baisers de la brise du nord etc. » Phrases faciles et commodes, mais tout au contraire de la vérité.

Le jour n'est déjà plus, car la lumière apaise ses dernières ardeurs sur la face métallique des

étangs. D'ailleurs, Paul à Jean, debout sur un *buttereau*, nous annonce, le bras tendu comme un prophète, la chute imminente du soleil ! Le phare, allumé déjà, provoque la nuit montante et semble nous appeler. Il faut partir. Mais de ces minutes délicieuses égrenées sur les « passées et allures » de Jacques Cartier, j'emporte une image très vive du rude marin, errant sur la dune de Brion, avec, entre ses doigts calleux, un bouquet de roses incarnates, de canneberges « blanches dessus » et de spiranthes « de bonne et forte odeur. »

.....

La nuit a été belle et claire et les grands pinceaux lumineux émanant du phare sont venus, chaque minute, jouer dans la cretonne de nos rideaux. La mer, cependant, n'est pas assez plane ce matin, pour nous permettre d'atteindre le Rocher-des-Oiseaux. Faisons-en tout bonnement le sacrifice, et employons la richesse de nos quatre ou cinq heures de liberté à faire, par les falaises, notre tour de Brion.

Le pied porte d'aplomb sur le tapis de camarine de l'étroite prairie qui court en corniche sur le haut rivage, table toujours mise pour les corbilleaux gris qui viennent y becqueter les *goules noires*, en jouant de l'aile contre le vent. C'est un enchantement de marcher ainsi entre la

grande mer déserte et la ligne noire des arbres trapus, serrés, arc-boutés pour ne faire qu'un seul toit continu à toute la forêt, la forêt primitive peuplée d'opulents herbages et de rarissimes orchidées. Sous nos pas, partout, les fraises rebondies, la carène pourprée des gesses vivides et l'œil bleu des bermudiennes, grand ouvert sur le ciel.

Je me risque au bord coupé du précipice pour y cueillir une touffe de bermudiennes plus magnifiques, que la falaise porte comme une fleur dans les cheveux. Je mets genou en terre et me penche ! O merveille ! Nous marchions, sans le savoir, sur l'entablement d'un temple monolithe, énorme et fantastique ! C'est que, depuis des siècles, de longs siècles de siècles, la mer ahane au pied de la muraille, travaille la roche tendre, creuse et broie, ciselle et polit ! Insensiblement elle a excavé des grottes, taillé des portails, effilé des aiguilles, dessiné des arcades, cannelé des pilastres. Et cette partie du rivage de Brion est devenue avec le temps une suite de portiques ouvragés, mystérieux et sonores, décorés à la sanguine, portiques décevants qui, comme les seuils de marbre des antiques cités de la forêt yucatanne, ne mènent nulle part, et n'ont qu'un leurre de mystère et qu'un mensonge d'accueil... Toute cette effrayante débauche de sculpture pour que les noirs pigeons de mer puissent, bien

à l'abri, accrocher leurs nids en beauté, et narguer, les colères de l'océan.

Deux, trois, quatre milles de course sur les falaises, nous révèlent à chaque instant, au caprice des anses, quelque nouveau Temple du Flot, peuplé d'autres compagnies de pigeons noirs. La terre s'abaisse maintenant et voici bientôt, au bout de l'île, le campement des pêcheurs nomades. Asseyons-nous un peu dans le plantain pour reprendre haleine. Là-bas, d'où nous venons, le petit val où nichent les Dingwall, propriétaires de l'île, et la pointe fauve de la modeste dune que nous foulions hier. Il y a des gens qui ont tous les bonheurs ! Vivre sur la terre de Brion, Brion-sur-Mer, Brion-la-Belle, Brion-la-Fertile, ce serait trop beau rêve ! Allons ! debout ! et en route pour le phare.

Brion est l'un de ces lieux fortunés, à double effet, où rien ne ressemble si peu à l'aller que le retour. Les éléments du paysage sont les mêmes, mais inversés, combinés autrement, créateurs de lignes inédites et d'horizons neufs. De joies nouvelles aussi ! Mais il ne faut pas s'arrêter à les savourer. On nous attend au phare, et déjà, le bateau, dont c'est le jour, doit être en route. Pour tout l'or du monde et les délices de Capoue-Brion, il ne faut pas le manquer.

.....

Le voilà ! En effet, très loin, vers l'Étang-du-Nord, la lunette décèle une fumée visible seulement pour des yeux marins. Dans une heure, il sera ici. A peine le temps de ranger un peu nos belles récoltes d'hier et de ce matin, d'y glisser les valves si joliment rayées des palourdes roses, dons gracieux de nos amis du phare, et l'on saute en hâte, avec armes et bagages, dans une des *barges* qui vont au-devant du vapeur— il n'y a pas de quai à Brion.

Il a maintenant une figure d'ami, le *Lady Evelyn*, et quand il stoppe à un demi-mille de la côte pour se laisser entourer par l'escadrille d'embarcations, c'est un vrai plaisir de retrouver les têtes familières des gars de manœuvre et le sourire énigmatique du maître d'hôtel. Au travers des colis de toute nature qui montent ou descendent, passés dans de savants nœuds de matelot, nous nous hissons à bord, bonjourant une dernière fois nos hôtes charmants, avec ce petit serrement de cœur qui accompagne la rupture définitive des relations amicales, même celles d'un jour.

Le navire maintenant contourne Brion et nous voyons d'en bas les Temples du Flot, violés, découronnés de leur mystère par le grand soleil fouilleur qui les explore. Quelquefois la falaise devient unie comme un mur, et permet de détailler les centaines de strates horizontales et parallèles

du grès, effrayante signature des milliers de siècles qui ont travaillé à bâtir ce rocher désert, à dresser cette table pour le repas des corbijeaux du ciel.

Quel thème de méditation ! Les jours « en petit nombre et mauvais » qui sont ceux de notre humaine vie, n'ont rien ajouté ni rien enlevé à ce monument des âges passés. Non plus que les quelques siècles écoulés depuis que, courant sous le vent, Basques et Bretons y virent pour la première fois, du pont de leurs petits navires, les « grandes bêtes comme grands bœufs qui ont deux dents en la bouche ! » Non plus que la longue suite des siècles troublés qui, à travers le Moyen âge et les temps barbares, remonte au Christ, Centre des Temps ; non plus que l'autre théorie des siècles qui s'en vont d'un pas égal, de plus en plus noirs, de plus en plus mystérieux, à travers les ruines, les convulsions des peuples sans nom, se perdre dans la nuit de la préhistoire !... Tout cela n'est qu'un point dans le temps, une valeur négligeable, en regard de l'antiquité de ce livre de pierre dont le soleil illumine la tranche, et dont les feuillets enferment quelques bribes de l'histoire occulte de notre vieille planète.

Mais alors, qui donc sommes-nous, en face de cet effrayant mystère de durée ? Etincelles soufflées d'un éternel foyer et qui, ayant brillé un instant, retombent à jamais dans le noir ?...

Jouets de forces fatales qui ne se laissent dompter que parce que sûres d'avoir le dernier mot, et qui, entre deux aurores, nous étreignent brutalement et nous rejettent, après un dernier rôle, dans le tourbillon du monde inorganique ?... Ou plutôt, larves aveugles et rampantes, collées à la terre, mais dépositaires d'une immense espérance et destinées à s'évader, brillantes et déployées, de l'enveloppe de chair, pour dominer le temps, à jamais, dans le sein de Dieu ?...

Ce n'est tout de même pas pour permettre à ses trois uniques passagers de philosopher devant un tas de pierre que le vapeur vient de s'arrêter, car voici que du fond de l'anse des pêcheurs, surgissent des *barges*, une, puis deux, puis trois et quatre, puis la flottille entière. Elles viennent sur nous, légères, vides, le nez en l'air, pétaradant à qui mieux mieux, virevoltant avec la superbe aisance des petites quilles. Des saluts s'échangent entre la *tille* des *barges* et l'appui du bastingage, des rires semblent fuser de l'eau, et, au grincement rythmé de la grue à vapeur, la besogne commence. Le navire est chargé de la cale jusque par-dessus la dunette de *quarts* à maquereau, vides et tout neufs. En prévision de la *prime* qui aura lieu bientôt, toute cette cargaison va être descendue sur l'Île Brion. Les *barges* s'emplissent à défier toutes les lois de l'équilibre, virent de bord et piquent droit dans l'anse,

masses blanches balancées sur le flot brassé par toutes ces hélices. Et ainsi jusqu'au soir. *Borgotant* joyeusement, le bateau reprend alors sa route, allégé, en contournant Brion, et nous pouvons nous promettre un beau couchant sur la mer.

Nous l'avons en effet, et splendide ! C'est d'abord une recrudescence de lumière qui inonde toutes choses, qui met du bleu et de l'or sur le noir des bois et l'oxyde des ferrures, qui fait luire l'ambre des cordages, le cuivre de l'habitable, la peau tannée des matelots, qui fait vivre mieux et deux fois, et nous établit, semble-t-il, en communion plus intime avec l'astre très vieux d'où émanent les forces dont la vie se pare et se nourrit !

Vers sept heures, se montre au nord, faiblement, le Rocher-des-Oiseaux ; les blancheurs des bâtiments et le phare sont à peu près évidents, à la lunette. C'est un adieu définitif, et je pense encore une fois à la petite Bourque, et à mes promesses.

Quand nous passons en vue de la Pointe-de-l'Est, la lumière commence déjà son éternelle retraite devant la nuit. Quel que soit l'état de la mer, il y a toujours ici longue houle, et il faut saluer la terrible côte ! De bonne grâce, notre bateau paie son tribut et besogne sérieusement de l'avant. La barre de sable et les dunes sont

trop basses pour être distinguées à cette distance, mais les trois cônes du Cap-de-l'Est, eux, sont bien visibles, adossés à contre-jour sur l'horizon en feu. De loin, c'est un fragment perdu de sierra, trois dents de scie entre lesquelles le soleil s'introduit, en ouvrant un éblouissant éventail japonais où des dragons blancs, qui sont des nuages, jouent sur le déployé du rouge irradiant. La fantasmagorie se répète docilement sur la houle miroitante et allume des éclairs d'acier aux moindres arêtes liquides. Mais telle est la rapidité avec laquelle la nuit gagne, qu'à chaque instant les ors et les émaux se transmutent, la magie des couleurs s'évanouit un moment pour reparaître au flot suivant, moins brillante et maquillée de neuf, briller l'espace d'une vague, et mourir encore.

Sans trop raisonner cette impression, il me semble alors que cette soirée si belle est un bouquet d'artifice, un chant du cygne, et que la tournée des Îles finit vraiment ici. Je l'exprime à mon ami, sur le banc, près de moi, avec d'autres sentiments plus intimes. Ensemble, nous ne pouvons jouir qu'en passant de l'incomparable apaisement de cette nature millénaire, qui réagit si heureusement sur nos êtres d'agitation et de mouvement. Il nous faut, tantôt, dans quelques jours, retourner au grand bruit que fait le monde. Nous y retournerons d'une âme pareille, vibrant

aux mêmes joies et aux mêmes espérances, prêts à ouvrir d'une main que nous voulons être courageuse, des sillons parallèles dans ce grand champ du Père de Famille, où chacun fait sa journée. Pourquoi cette dernière heure, embellie par toutes les splendeurs du dedans et du dehors, ne ferait-elle pas, définitivement, d'une rencontre de hasard, une amitié de toujours ?

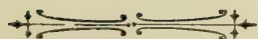
Et maintenant, comme le jour est révolu, le soleil retire en se couchant le filet d'or que ce grand pêcheur de lune avait jeté sur la mer, aux dernières heures ! Et derrière les larges mailles lumineuses qui traînent sur l'eau violette, on aperçoit, au sein d'un océan abyssal comme un firmament, le globe opale de la lune, prisonnier au fond des flots !



TABLE DES MATIÈRES

CHEZ LES MADELINOTS

Les Madelinots.....	5
Le Havre-au-Ber.....	47
L'Étang-du-Nord	61
Le Havre-aux-Maisons.....	73
La Grande-Entrée.....	103
La Grosse-Isle.....	127
Brion.....	143



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

MAR 23 1988

DEC 15 1988



NOV 29 1988

APR 21 1997

AVR 16 1997

CE



a39003 004040498b

FC 2945 . I4M35 1921
MARIE-VICTORIN
CHEZ LES MADELINOTS

FC

CE

2945

.I4M35 1921

MARIE-VICTORIN
CHEZ LES MADELINOTS

1524249

U D 7 OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	04	02	08	18	09	9